

REVUE DES LIVRES

CULTURE ET TRADITION CLASSIQUES

L'Idée de « race » dans les sciences humaines et la littérature (XVIII^e-XIX^e siècles). Actes du colloque international de Lyon (16-18 novembre 2000). Textes réunis et présentés par Sarga MOUSSA (Coll. « Histoire des sciences humaines » dirigée par Claude BLANKAERT), Paris - Budapest - Turin, L'Harmattan, 2003, 24 x 16, 471 p.

La question des races constitue un sujet difficile, aux implications idéologiques nombreuses et délicates, et qu'il est intéressant d'aborder sous un angle historique, comme le fait le présent volume. Un des problèmes liés à la notion de *race* est en effet la résistance de ce terme aux tentatives de définition. On a donné à *race*, sans parvenir à fixer définitivement le sens du mot, des équivalents divers : *type*, *ethnie*, *nation*, *peuple* (le peuple avant qu'il ne forme une nation), *espèce*, *genre*, *civilisation*, *variété*, *rameau*, *communauté*, voire *famille* (on parle de « races royales » au XIX^e s.), *lignée*, *extraction*, *descendance*, ... La liste est loin d'être close. On ne s'accorde pas plus sur les facteurs qui déterminent la race des individus : les caractères physiques, la langue, la religion, la culture, l'histoire, un ensemble de mécanismes intellectuels, la représentation du monde, ... Ces flottements lexicaux et méthodologiques apparaissent aux origines mêmes de la réflexion sur les races, laquelle s'est fondée, dès le départ, sur une connaissance très floue des civilisations lointaines (les penseurs « arrangeaient » des bribes d'information sorties de leur contexte) et s'est de surcroît toujours trouvée mêlée à des considérations idéologiques. Ainsi, dans *l'Essai sur les mœurs*, Voltaire diffuse l'idée du polygénisme (il existerait dans l'espèce humaine des races radicalement différentes, sans aucune souche commune), qui offre l'avantage, aux yeux de l'auteur, de mettre en doute la lettre de la Genèse. À la même époque, Buffon défend la thèse inverse, celle de la « dégénération » : l'homme blanc, celui des régions tempérées, serait l'homme originel, les autres « races » étant produites par l'adaptation de cet homme aux différences de climat ou de cadre de vie. Entre Voltaire et Buffon, Kant esquisse une position médiane, qui ne postule pas la prééminence de la race blanche : les variations raciales auraient été présentes, à l'état de « germes », dans la souche première de l'humanité ; les races étaient prédéterminées et représentaient toutes le développement d'un trait adaptatif que possédait l'homme à l'origine. Parallèlement à ce débat, s'est développée au cours de l'Ancien Régime la notion de race *noble*, issue des conquérants germaniques du V^e siècle, opposée à une race *roturière*, héritière des Gaulois défaits et réduits en esclavage. Ces considérations, qui voient se croiser perspective biologique et perspective sociologique, viendront nourrir, au XIX^e s., les théories historiques d'Augustin Thierry et la thèse, reprise par George Sand, que les classes sociales ont une origine raciale. Sans que le sens du mot fût davantage fixé, les romantiques ont ainsi posé la race comme un des facteurs déterminant l'histoire. Michelet écrit en 1864, dans *La Bible de l'humanité* : « Une critique nouvelle commence, plus forte et plus sérieuse. Les religions, si pro-

fondément étudiées aujourd'hui, ont été subordonnées au *genius* qui les fit, à leur créatrice, l'âme, au développement moral dont elles sont le simple fruit. Il faut d'abord poser la race avec ses aptitudes propres, les milieux où elle vit, ses mœurs naturelles ; alors on peut l'étudier dans sa fabrication des dieux, qui, à leur tour, influent sur elle. » (Cité, p. 191.) On est tout proche, ici, de notre moderne structuralisme, qui prétend expliquer nos faits, nos gestes et nos représentations par nos origines. Reste qu'au XX^e siècle, la notion de race n'a guère été plus précisée et que les incertitudes lexicales qui l'entouraient à l'origine n'ont pas été le moins du monde dissipées. D'où la facilité avec laquelle cette notion continue à se plier, encore aujourd'hui, aux utilisations idéologiques. — M. BRIX.

S. GOLDHILL, *Who Needs Greek ? Contests in the Cultural History of Hellenism*, Cambridge, University Press, 2002, 15 x 23, VII + 326 p., br. £ 15.95, ISBN 0-521-01176-0, rel. £ 45, ISBN 0-521-81228-3.

Simon Goldhill est un A. stimulant : on avait déjà apprécié, outre ses travaux sur la tragédie, sa synthèse sur *Being Greek Under Rome : Cultural Identity in the Second Sophistic*, parue en 2001. Le volume, au titre intrigant : *Who Needs Greek*, creuse le sillon de l'histoire culturelle et constitue un essai original et nourri que chaque helléniste devrait lire pour réfléchir sur les présupposés culturels de sa propre démarche, pour contextualiser, donc relativiser ses propres perspectives de recherche. — Dans l'*introduction*, joliment baptisée *Shaking the foundations*, l'A. rappelle, si besoin en est, que la Grèce représente un morceau considérable de notre mémoire culturelle. Or, dans notre approche de l'hellénisme, comme « canon » culturel, humaniste, joue un redoutable effet de miroir, car la reconstruction du passé se nourrit sans cesse du présent. Un des objectifs de ce volume est de montrer que les diverses étapes de ce processus de reconstruction du passé grec sont autant de moments qui font pleinement partie, eux aussi, de l'histoire. En d'autres termes, le tissu de l'histoire est composé de faits et de l'interprétation de ceux-ci, sans solution de continuité qualitative. L'important est de rapporter chaque lecture à son époque, à son contexte, à l'idéologie qui la guide, bref de la relativiser. De cette manière, on peut enfin dépasser les barrières académiques qui divisent le passé du présent, le grec du latin, l'histoire de l'historiographie, bref proposer une vision dynamique du monde classique dans son rapport à la modernité. En cinq chapitres, l'A. explore donc le Grec « dans tous ses états », de Lucien et Plutarque à Érasme, de la Renaissance à l'idéologie nazie. Chaque chapitre est un régal, écrit d'une plume jeune et anti-conventionnelle qui contribue grandement à dépoussiérer le classicisme, à « secouer les fondations ». On apprend par exemple qu'Érasme *made learning Greek sexy* (p. 15 et 59), dans le sens où l'apprentissage du grec était alors un geste lourd de sens sur le plan culturel, dans un contexte de forte opposition idéologique. Très intéressant, le chapitre consacré à la représentation de l'*Elektra* de Richard Strauss (d'après Hofmannthal), en février 1910, qui prenait radicalement ses distances par rapport aux stéréotypes classiques relatifs au monde grec, modèle d'équilibre, de perfection, de contrôle, suscitant un débat très vif sur ces concepts mis en relation avec les modèles culturels contemporains, ceux de l'Angleterre et de l'Allemagne en particulier. Dans un tel contexte, la grécité devient une sorte de mètre culturel, de miroir dans lequel les « autres » se reflètent, se reconnaissent ou se différencient. L'apprentissage et la connaissance du grec ne sont donc pas seulement, pour les sociétés du XIX^e siècle, et bien entendu aussi pour les nôtres, de simples démarches cognitives : ce sont des démarches fortement idéologiques, qui ont de puissantes implications sociales et renvoient à des notions comme celles de « pouvoir », « statut », etc. C'est ce qui explique pourquoi, dans le cadre d'un tel processus d'appropriation intellectuelle et idéologique, certains pans de notre mémoire culturelle tendent à se dévaluer, donc à se perdre. L'A. illustre ce processus par le cas de Plutarque, oublié au XIX^e siècle, victime de la *bloody history of modernity, and of nationalism and its heroes*. La prise de conscience des mécanismes qui guident notre reconstruction du passé est un pas fondamental dans la démarche de

l'historien. — *Man will zurück*, écrivait Nietzsche en 1885, désireux de retrouver le contact avec le *Vaterland* des Grecs, la patrie intellectuelle des Allemands. Mais ce retour aux sources est en fait une reconstruction, active et constante, et non pas une réception passive, une reconstruction du passé et une construction de l'identité culturelle. *Who Needs Greek* est donc une interrogation provocatrice qui entend inviter chacun à explorer les mécanismes de reconstruction du passé, l'implication du présent dans ceux-ci, ainsi que l'influence des individus autant que des idéologies dans le rapport de chaque société à ses modèles et anti-modèles culturels. Un livre à ne pas perdre ! — Corinne BONNET.

M. GIOVINI, *Indagini sui Poemetti Agiografici di Rosvita di Gandersheim* (Publicazioni del D.AR.FI.CL.ET., N.S., n. 201), Genova, Università di Genova - Facoltà di Lettere, 2001, 16 x 24, 281 p., br.

Roswitha (935-975), noble Saxonne, entre très jeune chez les chanoines de Gandersheim, près de Brunswick. Très instruite, elle devient la première poétesse allemande, mais écrit encore en latin. Elle compose une œuvre considérable qu'elle regroupe vers 970 en trois volumes : l'un comprend huit poèmes ; le deuxième, six dialogues ou pièces de théâtre, pour contrebalancer l'influence jugée néfaste des six pièces de Térance ; le troisième, deux poèmes épiques sur Othon I^{er} et la fondation de son abbaye. Médiéviste spécialisé dans l'étude de Roswitha, M. Giovini étudie ici des passages de quatre des huit poèmes, pour en découvrir essentiellement les sources chez les poètes latins et chrétiens, en montrant l'art et la poésie de cette religieuse exceptionnelle, qui part de documents écrits, mais en les interprétant très librement. — La première étude (sur une poésie en hexamètres) parle de Marie enfant à partir de l'évangile apocryphe de Jacques et de celui du pseudo-Mathieu. Les hexamètres sont encore imparfaits, car c'est la toute première œuvre de la poétesse, alors âgée de moins de vingt ans, mais on y trouve déjà un souffle poétique, une grande fraîcheur et de vastes connaissances. La deuxième étude est consacrée au jardin enchanté de *Gangulphe*, dans une poème écrit vers 958 en deux cent quatre-vingt-onze distiques : Giovini se concentre sur la description édénique d'une prairie achetée par le saint, qui sera assassiné par l'amant de sa femme. Le poème est inspiré principalement par Prudence et son œuvre sur *sainte Eulalie*. La troisième étude un mariage bourguignon dans la même biographie de *Gangulphe* et présente une femme vraiment perverse, maîtresse d'un clerc audacieux qui assassinera son mari. À cette femme affreuse, Giovini oppose, dans *Calimachus*, la noble figure d'une épouse fidèle, Drusiana, qui préféra mourir plutôt que de trahir son mari, Andronicus. La quatrième étude (sur *Basilus*) concerne le mariage malheureux d'une jeune noble avec un domestique qui, pour l'épouser, a vendu son âme au diable. Quand elle apprend la vérité, l'épouse demande à saint Basile de Césarée d'intervenir : il sauve le malheureux époux des griffes du diable. — Le travail minutieux de Giovini consiste à retrouver les nombreux emprunts faits par la jeune chanoinesse aux poètes latins et chrétiens. C'est une technique de mosaïste. Roswitha reconnaît elle-même qu'elle a utilisé la riche collection de manuscrits que possédait son abbaye. Mais l'A. semble avoir oublié les sources bibliques et liturgiques, par exemple pour l'expression *Gaudens gaudebo*, qui provient d'Isaïe 61,10 et d'un célèbre introit de fête mariale. La bibliographie montre que les Français se sont peu intéressés à cette figure étonnante du « siècle d'or » allemand, alors que la France se débattait dans les affres du « siècle de fer ».

B. CLAROT, s.j.

Paola ARETINI, *I fantasmi degli antichi tra riforma e controriforma. Il soprannaturale greco-latino nella trattatistica teologica del Cinquecento* (Kleos. Estemporaneo di studi e testi sulla fortuna dell'antico, 5), Bari,

Levante editori, 2000, 17.5 x 24, 295 p., br. EUR 20.66, ISBN 88-7949-230-6.

Paola Aretini est professeur de littérature et chercheur à Sienne, aussi entend-elle ne pas sortir de sa compétence en étudiant les textes religieux des controverses au XVI^e s. entre catholiques et protestants. Elle s'est intéressée à l'irruption des spectres, revenants et apparitions dans cette littérature théologique, et s'attache à retrouver dans l'Antiquité gréco-latine les parentés et filiations de ce genre littéraire, qui s'était maintenu assez discrètement tout au long du Moyen Âge ; elle insiste sur les types de réutilisation et les modèles de transmission jusqu'au XIX^e s. — C'est un moine cistercien d'Erfurt en Thuringe qui, dès 1475, relança l'intérêt pour les apparitions chez les Gréco-latins. L'Église catholique soutenait l'existence du purgatoire pour soulager les âmes en peine ; malheureusement, elle faisait aussi des indulgences une source de revenus. C'est sur ces points que Luther et les protestants lancèrent leurs attaques les plus virulentes, provoquant une riposte acharnée des catholiques. C'est alors qu'on fit appel aux témoignages des Gréco-latins pour justifier le retour des revenants ; on recensa et catalogua les apparitions dont ils parlaient. Après une période de polémiques confuses, on finit par constituer d'un commun accord des listes d'apparitions qui paraissaient assurées dans l'Antiquité, grâce aux témoignages de Galien et de son école ou encore grâce à ceux des néoplatoniciens. Vers 1580, la polémique s'apaisa et on se tourna alors vers les sorcières, que l'on croyait en relation avec les démons, qu'on voua au bûcher. C'est dans ce contexte que Shakespeare peupla ses tragédies de phantasmes et qu'en 1587, J. Spies écrivit le tout premier *Faust*. Par la suite vinrent le *Faust* de Goethe, le *Lamia* de Keats, les *Noces corinthiennes* d'A. France, *La morte amoureuse* de Th. Gautier. On pourrait y ajouter toute une série de films d'horreur au XX^e s. — Le plan du livre est plutôt topographique : la Cour de Saxe (deux auteurs protestants), la Suisse protestante (deux auteurs), la France (deux juristes de la fin du XVI^e s. ainsi que deux jésuites, tous quatre chasseurs de sorcières). Une place particulière est réservée au protestant J. Wier et au catholique J. Bodin. Deux appendices fournissent de courtes biographies des auteurs cités et la liste de leurs œuvres, puis la biographie avec un index des citations anciennes. Clair, précis, bien documenté, l'ouvrage est intéressant et relève d'étonnantes filiations ou transformations, telle celle des « démons » des Grecs, d'où seraient issus les anges gardiens. — B. CLAROT, s.j.

Fee-Alexandra HAASE, *Christian Gottlob Heyne (1729-1812). Bibliographie zu Leben und Werk. Gedruckte Veröffentlichungen. Zeitgenössische Schriften zu seiner Rezeption. Forschungsliteratur*, Heidelberg, Palatina Verlag, 2002, 23.5 x 31.5, XI + 205 p., rel. EUR 60, ISBN 3-932608-19-4.

Le philologue de Göttingen Christian Gottlob Heyne (1729-1812) compte certainement parmi les savants les plus éminents du siècle des Lumières en Europe. Il manque pourtant encore une appréciation complète de son travail. La dimension de son œuvre savante n'est connue que dans ses contours. La bibliographie que voici donne enfin accès à la vie et au travail de ce grand savant. Heyne fut professeur de poétique et de rhétorique entre 1763 et 1812 à l'Université de Göttingen. Il a contribué non seulement au prestige culturel de la ville où il enseignait, mais aussi au développement artistique et scientifique dans l'Europe entière. Son activité comprend non seulement des études sur les auteurs grecs et latins et les chefs d'œuvre de l'Antiquité, mais aussi des contributions à des disciplines encore jeunes à l'époque comme l'égyptologie et l'étruscologie. En outre, ses recherches dans le domaine de la mythologie firent croître l'intérêt pour la culture de l'Antiquité, qui était limité à un cercle très étroit au XVIII^e s. Comme recenseur et directeur des *Göttingische Gelehrten Anzeigen*, fondé en 1739, il a joué un rôle décisif pour la diffusion des publications scientifiques de différentes disciplines de la recherche. La bibliographie est rangée en

cinq sections : écrits imprimés, travaux attribués, travaux d'édition, préparations de cours, publications sur l'œuvre et la vie. Index des personnes. – B. R.

S. MÜCKL, *Religions- und Weltanschauungsfreiheit im Europarecht* (Schriften der Philosophisch-historischen Klasse der Heidelberger Akademie der Wissenschaften, 24), Heidelberg, Universitätsverlag C. Winter, 2002, 15 x 21, 63 p., br., ISBN 3-8253-1285-2.

L'ouvrage examine une situation d'aujourd'hui : d'un côté, en droit, l'Union Européenne respecte le statut des églises et des associations religieuses ; dans le même ordre d'idées, elle respecte le statut de communautés de conviction qui seul le terme allemand de *weltanschaulich* semble rendre correctement ; *imago mundi* conviendrait aussi, même si l'expression semble ne pas avoir été utilisée telle quelle par les Romains. D'un autre côté, il semble que le droit européen ne se soit guère occupé de la place occupée par ces concepts qui semblent (relativement) clairs tant qu'on les applique au niveau général des traités, mais recèlent des possibilités conflictuelles dès qu'il s'agit de délimiter le général et le national, dans le cadre d'une perspective de subsidiarité. L'opuscule que voici soumet d'abord les textes juridiques en vigueur (II, 6-20) ; ensuite il examine la compétence de la communauté en matière de droit des religions et l'application qui en est faite, à la lumière de l'identité des États-membres et à l'ombre du principe de subsidiarité (III, 21-31) ; il est clair que des situations constitutionnelles très différentes à l'égard de la religion et des religions naissent des limites d'action et d'intégration fort variables. La partie principale du livre (IV, 32-62) est consacrée aux interdépendances entre droit communautaire et droits nationaux. On dit bien : interdépendances ; il y a donc échange, et celui-ci postule un ensemble de plages communes (p. 44-53) qui admettent la recherche et sont supposées fonder des influences dans un sens et dans l'autre. Suivent deux pages rapides ouvrant des « perspectives ». — Plusieurs raisons justifient que l'historien des religions anciennes se plonge dans ce petit livre : la pertinence du système d'approche des phénomènes religieux ; la pérennité de certaines positions qui, quoiqu'elles soient de nos jours formulées (pour ainsi dire) à la perfection, n'en remontent pas moins très loin dans le temps : les conflits entre religion et état ne datent pas de Maestricht ! – c'est d'ailleurs le scénario de non-conflit qui est le plus intéressant, le respect réciproque étant postulé, mais l'application concrète aux situations des uns et des autres loin d'être univoque. D'une certaine façon, le rythme auquel se succèdent aujourd'hui les modifications des constitutions européennes (il y en avait eu trois ou quatre dans le premier siècle de l'existence du Grand-Duché indépendant, il y en a quatre ou cinq par période législative, maintenant), l'impact des circonstances historiques, l'évolution (positive ou négative) de la démographie, les fluctuations migratoires exigent que le second terme (*das Grundgesetz, de Grundwet*) plutôt que de rester assez rigoureusement stable, évolue ; il s'agit de quantifier (et de contrôler) cette évolution. Les religions anciennes ont connu des situations analogues ; si Rome construisait une ville, elle établissait la triade capitoline, ensuite, par rapport à cette matrice (apparemment *ne varietur*) se définissaient des attitudes destinées à assimiler les ethnies préexistantes et souvent munies de traditions respectables et soucieuses de maintenir leur quant-à-soi. Les formules interprétatives de César et de Tacite ne doivent pas faire illusion à cet égard. Voici donc un travail sérieux, de perspective peut-être trop étroitement allemande, parfois très sommaire quand s'offrirait des champs périphériques qui seraient utiles au débat même, lequel est bien ouvert. – Ch. M. TERNES.

PHILOSOPHIE ET HISTOIRE DES RELIGIONS

H. FLASHAR (éd.), *Die Philosophie der Antike. Band 2/1. Sophistik. Sokrates. Sokratik. Mathematik. Medizin* (Grundriss der Geschichte der

Philosophie), Basel, Schwabe & Co., 1998, 17 x 24.5, XIV + 540 p., rel. DEM 156, ISBN 3 7965 1036 1.

La nouvelle édition du *Ueberweg* continue une grande tradition et reste fidèle aux principes qui ont garanti le succès de l'ancienne édition. Ceci a pour conséquence que l'on est en présence d'un type d'historiographie philosophique qui est peu à la mode et que l'on pourrait qualifier de « positiviste ». Une telle entreprise a incontestablement de grands mérites, surtout si, comme c'est le cas, les responsables sont de vrais spécialistes, qui maîtrisent leur domaine et qui sont au courant aussi bien des études les plus récentes que de l'histoire de la recherche. Dans ce volume sont regroupés des penseurs assez divergents : non seulement les Sophistes, Socrate et les Socratiques mineurs, mais également les mathématiciens (moins les contemporains de Socrate ou de Platon, dont aucun écrit n'est conservé, que des auteurs qui vivaient aux époques hellénistique et romaine : Euclide, Archimède, Apollonius de Perge, Pappos d'Alexandrie, Diophante) et la littérature médicale, c'est-à-dire le *Corpus Hippocraticum* (et non pas, comme c'était le cas pour les mathématiciens, les auteurs de l'époque romaine). Le premier chapitre porte sur la Sophistique et est signé par G. B. Kerferd et H. Flashar. Klaus Döring a écrit le chapitre sur Socrate et les Socratiques. Hans-Joachim Waschkie présente les mathématiciens grecs et Carolin Oser-Grote prend pour son compte les écrits hippocratiques. Dans cet ouvrage se laissent percevoir clairement les avantages et les limites de la méthode positiviste – méthode que cette série a en commun avec, par exemple, l'ancienne *Realenzyklopädie* ou, pour nommer un travail en cours, avec le *Dictionnaire des philosophes antiques*. Le principe organisateur des grands chapitres est la division par auteur (par ouvrage, dans le cas du *Corpus Hippocraticum*). Un chapitre typique s'ouvre avec quelques considérations générales concernant le mouvement, l'époque ou la discipline étudiés, et se clôt avec la bibliographie. Les sections traitant des penseurs individuels sont structurées de façon assez rigide : d'abord la biographie – éventuellement précédée d'un aperçu des sources –, puis une liste des titres attestés (*Schriftentitel*) et une description des ouvrages (*Werkbeschreibung*), sections suivies par une présentation des doctrines (*Lehre*), et finalement par un appendice portant sur la réception (*Nachwirkung*). D'où ressort déjà un désavantage majeur de la méthode suivie : elle risque de privilégier l'individu par rapport aux mouvements plus larges, ne fût-ce que dans la façon de présenter le matériel. Un cadre moins rigide permettrait d'expliquer de façon plus « organique » la pensée d'un philosophe ou d'une école et de présenter une interprétation en la structurant d'une façon qui corresponde à l'articulation de la pensée elle-même. On aurait pu également isoler un aspect que l'on peut considérer comme exemplaire, pour l'étudier ensuite en profondeur. C'est pourquoi un ouvrage comme celui-ci est en quelque sorte complémentaire à des monographies plus narratives, d'une part, et des articles plus détaillés, de l'autre – que l'on retrouvera tous dans la bibliographie, d'ailleurs. — Le premier chapitre, portant sur la sophistique, est particulièrement utile en ce qu'il rassemble un tas d'informations provenant de sources assez diverses et permet de mieux apprécier la singularité des différents représentants de ce mouvement. Dans la section portant sur Socrate et les Socratiques, K. Döring fait la preuve de sa maîtrise du sujet, par laquelle il se distingue de ces spécialistes du Socrate de Platon, qui ne sont, comme l'a remarqué récemment H. Tarrant, ni des spécialistes de la littérature socratique, ni des spécialistes de Platon (ce qui ne les a pas empêchés de dominer les « études socratiques » des dernières décennies). D'autre part, on aurait souhaité une discussion plus étendue de leurs points de vue. La contribution de K. Döring mérite toutefois de devenir une œuvre de référence pour les études socratiques et surtout pour les Socratiques mineurs. Le chapitre portant sur les mathématiciens constitue un instrument solide et très utile. Le même est vrai pour le bref chapitre consacré au *Corpus Hippocraticum*. Le volume se clôt avec un glossaire de mots grecs, un index de sujets assez restreint ainsi qu'un index des auteurs. – J. OPSOMER.

B. MOJSISCH, O. PLUTA & R. REHN (éd.), *Bochumer philosophisches Jahrbuch für Antike und Mittelalter*. Band 3. 1998, Amsterdam - Philadelphia, B. R. Grüner, 1999, 15 x 22, V + 285 p., br. NLG 158, US \$ 79, ISBN 90 6032 446 3.

Le *Bochumer philosophisches Jahrbuch für Antike und Mittelalter* est une jeune revue publiée à Bochum, dont nous est parvenu le troisième volume, celui de l'an 1998, publié en 1999. Les contributions portent sur divers auteurs et problèmes de la philosophie ancienne et médiévale (j'omets ici les contributions qui concernent uniquement la philosophie médiévale). La majorité des textes sont rédigés en allemand, mais la revue publie également des articles en anglais et en français. Toutes les contributions sont suivies d'un résumé en anglais. Pour ce qui est de la philosophie ancienne, on peut noter d'abord un article de Martina Stemich, dans lequel est examinée la question de savoir si la conception de la philosophie qui se comprend comme thérapie de l'âme – et qui, comme on le sait depuis les analyses de Pierre Hadot, caractérise surtout la philosophie hellénistique et romaine –, se laisse transposer à la philosophie présocratique. L'A. examine un seul cas, celui d'Héraclite, et conclut que sa philosophie ne peut pas être considérée comme une pratique thérapeutique. La contribution suivante, celle de B. Mojsisch, examine les sens du mot *λόγος* dans le *Théétète* et le *Sophiste*. Jens Halfwassen souligne la continuité de la pensée de Platon et de Plotin, en la caractérisant comme une pensée de la transcendance. La contribution de Markus Enders porte aussi bien sur l'Antiquité que sur le Moyen Âge : il examine les notions de l'omniprésence et l'infinité de Dieu chez les Pères latins et les penseurs du début du Moyen Âge. Outre des articles, cette revue accueille également des éditions et des traductions de textes courts : pour ce volume-ci A. Graeser a traduit en allemand les fragments du traité *Περὶ ἰδεῶν* d'Aristote. Sous la rubrique *Anmerkungen*, on trouve des notes sur des passages particuliers : O. F. Summerell, sur Plat., *Apol.*, 30 b 2-4 ; K. J. Schmidt, à propos de Arist., *An. prior.*, 1, 9-11. Les éditeurs ont également inclus un entretien avec Dorothea Frede, une soixantaine de pages de recensions et une section avec des comptes rendus de différentes conférences. – J. OPSOMER.

W. SCHWEIDLER (éd.), *Wiedergeburt und kulturelles Erbe. Reincarnation and Cultural Heritage. Ergebnisse und Beiträge des Internationalen Symposiums der Hermann und Marianne Straniak-Stiftung, Weingarten 1999* (West-östliche Denkwege, 3), Sankt Augustin, Academia Verlag, 2001, 15 x 21, 391 p., br. DEM 59, ISBN 3-89665-192-7.

Une entrée en matière, due à W. Schweidler, situe la réincarnation au carrefour des disciplines philosophiques qui interfèrent avec la problématique de la personne (*Wiedergeburt als philosophischer Topos*, p. 11-31). Ensuite dix-huit communications s'alignent derrière trois intitulés qui en résument – très schématiquement – les tendances : 1. *Weg*. 2. *Wahrheit*. 3. *Funktion*. Le premier titre vise, en fait, le cheminement de la doctrine à travers l'histoire et les diverses cultures. En Égypte, où la référence à la réincarnation est pour le moins ambiguë : J. Assmann, *Tod und Konnektivität* (p. 35-47). En Extrême-Orient : H.-G. Möller, *Altchinesische Philosophie und Wiedergeburtsglaube* (p. 49-59). A. Wilke, *Hinduistische Rezeptionen der Wiedergeburt. Systematische, geschichtliche und religionsvergleichende Anmerkungen zu einer ambivalenten Kategorie* (p. 87-117). Hua Xue, *Ein daoistisches Verständnis der Unsterblichkeit* (p. 119-131). W. Lai, *A Renewal of Samsara (Rebirth). New heaven, new earth, and new hell in Buddhist China* (p. 133-153). Chr. Steineck, *Dôgens und Shinrans Haltung zur Frage von Wiedergeburt und ethischer Verbindlichkeit* (p. 155-176). T. Hirata, *Die Bedeutung des Wiedergeburtsgedankens für die Entwicklung des moralischen Bewusstseins der Japaner : Selbstverleugnung oder Selbstverwirklichung ?* (p. 177-194). Dans la Grèce

antique : G. Rappe, *Wiedergeburt als Mnemotechnik. Zur Anthropologie bei Empedokles und Platon* (p. 61-85). Sous le deuxième intitulé, il s'agira moins de parcourir l'histoire que d'en appeler aux critères de cohérence philosophique : M. von Brück, *Identität und Zeitfluss. Buddhistische Wirklichkeitskonstruktionen* (p. 197-219). K. Arifuku, *Das Problem von Leben und Tod und die philosophische Bedeutung des Karmagedankens* (p. 221-242). R. Spaemann, *Person und Wiedergeburt* (p. 243-250). Sh. Ueda, *Buddhistische Betrachtungen zum Problem « Wiedergeburt »* (p. 251-265). Gr. Paul, *Wiedergeburtsvorstellungen. Kritisch-philosophische Thesen zu Konzepten und Geschichte* (p. 257-265). P. Schmidt-Leukel, *Christlicher Glaube und Reinkarnationsglaube. Überlegungen zur Frage ihrer Vereinbarkeit* (p. 267-285). Enfin le rôle et la dynamique de la « revie » en tant que levier culturel – thème abordé sous le troisième intitulé – fournissent les communications suivantes : U. Oevermann, *Bewahrungsdynamik und Jenseitskonzepte. Konstitutionsbedingungen von Lebenspraxis* (p. 289-338). P. Berghoff, *Die todbringende Symbolisierung von Volk und Nation als kollektives Über-Leben* (p. 339-355). Th. Goller, « Wiedergeburt », « kulturelles Erbe » und die Funktion kultureller Medien. *Versuch einer kulturphilosophischen Explication zweier kulturwissenschaftlich relevanter Termini* (p. 357-374). R. Elberfeld, *Zeitvernichtung und Geschichte* (p. 375-383). — Le thème de la survie et de la pluralité des existences est a coup sûr inépuisable. Aussi est-il normal que, dans certains domaines, nous ressentions un manque. Contentons-nous de mentionner deux secteurs : la pensée grecque et la modernité occidentale. Malgré l'incontestable qualité de l'article de G. Rappe (qui aurait pu insister sur le cercle vicieux où s'enferme Platon [p. 75] quand il explique la connaissance par les vies antérieures tout en justifiant la croyance en ces vies par le mécanisme de la réminiscence), on ne peut borner les conceptions de Grecs à Empédocle et à Platon. Il y a aussi Pindare, les pythagoriciens, Plutarque, Flavius Philostrate (Apollonius de Tyane), Plotin, Jamblique, et bien d'autres encore. Et ces auteurs ou ces penseurs font écho et parfois même apportent de substantiels développements aux questions abordées dans l'ouvrage pour d'autres civilisations : caractère congénère des âmes, lien avec l'éthique, accès au souvenir des vies antérieures... La modernité occidentale ne trouve pas non plus pleinement son dû, même si, à bon escient, quelques ponts sont jetés entre la conception de la survie et la formation d'idéologies ou le « cimentage » d'identités collectives, même si le *New Age* n'est pas oublié. Les auteurs font, en effet, l'impasse sur les réformateurs sociaux pré-marxistes qui, dans la foulée du déisme, tiennent la succession des incarnations pour le support des progrès collectifs requérant plusieurs existences pour être conduits à bon terme. Mais, répétons-le, sur un sujet inépuisable, on ne pourrait tout épuiser... Et c'est dans un esprit constructif que nous signalons d'inévitables omissions. Au demeurant, pour quiconque se donnera la peine de lire ces quelque quatre cents pages d'une remarquable densité, le bénéfice est appréciable. Nous avons notamment goûté que ce volume se prête à une lecture « transversale » : nonobstant sa division tripartite, il est aisé de suivre plusieurs thèmes de réflexion au fil du parcours d'auteurs différents : on peut ainsi approfondir des concepts aussi complexes que la vacuité, le nirvana, le karma, l'atman, la moksha, la vérité d'enveloppement, etc... ; on peut comparer diverses doctrines ; on peut s'interroger sur les processus d'acculturation. Que les angles d'approche ne soient pas identiques, ne fait que renforcer la complémentarité recherchée par les participants à ce travail de qualité. – D. DONNET.

Angelo BRELICH, *Mitologia, politeismo, magia e altri studi di storia delle religioni* (1956-1977), a cura di Paolo XELLA (Collana Anthropos, 38), Liguori editore, Naples, 2002, 16 x 24, XII + 182 p., ISBN 88-207-3415-X, XII + 182 p.

Voici vingt-cinq ans disparaissait Angelo Brelich, un des plus remarquables historiens des religions de notre époque. Ses disciples ont, à juste titre, décidé de célébrer sa mémoire par un double événement : un colloque historiographique qui a eu lieu en

novembre 2002 et dont les *Actes* sont en cours de publication, un volume qui rassemble un choix d'écrits représentatifs de sa méthode et de ses intérêts. L'une et l'autre initiatives ont été promues par Paolo Xella qui propose, dans le volume, une préface, une introduction pour préciser l'esprit de cette initiative et les critères qui ont guidé son choix, une bibliographie des travaux de Brelich ; le profil d'Angelo Brelich, qui ouvre le volume porte la signature de Vittorio Lanternari. — Rien dans ce volume n'est inédit : les treize articles proposés sont tous connus du public scientifique, mais ils sont, faut-il le dire, un authentique régal. À distance de trente, quarante ans, ces textes n'ont rien perdu de leur fraîcheur et de leur impact intellectuels. Ce sont des textes fondamentaux pour quiconque veut comprendre ce qu'est l'histoire des religions, des textes à redécouvrir, à méditer, à explorer, à la rencontre d'une pensée si originale et si puissante qu'on ne peut y rester indifférent, mais aussi une pensée si personnelle qu'elle peut difficilement avoir une descendance. Nombreux sont ceux qui, à Rome, en Italie et même à l'étranger, se réclament d'Angelo Brelich. Pourtant, de la *Scuola romana di storia delle religioni*, dont il fut l'animateur presque contre sa volonté, il faut bien admettre qu'il ne reste aujourd'hui, dans un panorama académique et culturel sensiblement différent, fait d'oppositions exacerbées et de paralysies réciproques, que le souvenir et l'ombre, le regret d'une grande « saison » intellectuelle liée à une personnalité hors du commun, donc irrépérable. Hommage donc à Angelo Brelich, à sa pensée, à ses travaux, à son humanisme et à son engagement scientifique et culturel. Au cœur de sa démarche était l'homme : son histoire des religions était une « anthropologie » qui scrutait les diverses expériences que l'homme avait faites de la religion, ce concept fuyant qui n'acquiesce son sens que dans la dimension historique, le *storicismo* inauguré par Pettazzoni et finalement développé dans toutes ses potentialités. Son histoire des religions était aussi fondamentalement et radicalement — on pourrait dire « ontologiquement » — comparative dans la mesure où seule cette approche permet de ne pas aplatiser les données — comme risque de le faire la phénoménologie — sur un horizon factice et de mettre en relief convergences et divergences dont l'historien doit rendre compte. — Les textes contenus dans le volume sont les suivants : *Fallimento del naturismo, Mito e fede, Osservazioni storico-religiose sulle antiche divinità semitiche, Il politeismo, Sardegna mitica, Politeismo e soteriologia, La religione greca in Sicilia, Iniziazione e storia, Mitologia. Contributo a un problema di fenomenologia religiosa, Simbolo di un simbolo, Ad philologos ; Tre note (sul concetto di magia), La metodologia della Scuola di Roma*. On le voit, tous les grands thèmes de l'histoire des religions y sont représentés : mythe, rite, foi, polythéisme, salut, initiation, magie. Brelich n'a jamais hésité à aborder frontalement les enjeux profonds d'un domaine si insidieux et, du reste, il parle *toujours* à la première personne du singulier dans ses articles (sauf dans le dernier où il s'explique sur le passage au « noi », s'agissant d'un propos sur une école), dans un style extrêmement personnel, direct et d'une rare efficacité, sans rhétorique alambiquée, faisant partager aux lecteurs l'itinéraire de sa pensée, les arguments et contre-arguments, sans jamais forcer les conclusions. Il voue aux questions de terminologie une juste attention, sans jamais tomber dans le piège du nominalisme : plus que la définition rigoureuse, statique, ce qui l'intéresse, c'est la *morphologie*, donc la dynamique des mots. Les mots sont des conventions : il importe surtout de clarifier l'usage que l'on en fait, sans tenter de réduire les ambiguïtés du langage. Ainsi le verbe « croire » peut-il se référer à diverses opérations mentales. Si telle ou telle interprétation est logiquement dépassée (ainsi, à la p. 38, le fait qu'Israël serait passé directement au monothéisme sans connaître une phase préalable de polythéisme ; ou à la p. 142, le fait que les représentations figurées ne peuvent pas raconter les mythes), la validité de la méthode est intacte. Un dernier point, enfin, que ceux qui ont lu de Brelich *Storia delle religioni : perché ?* (Naples, 1979) et *Il cammino dell'umanità* (Rome, 1985) connaissent bien : la capacité d'autocritique, qui est vraiment exceptionnelle dans le panorama scientifique contemporain. À distance de quelques années seulement, Brelich fut capable de critiquer ses propres travaux, d'en souligner les faiblesses et les limites, d'indiquer les nouvelles voies susceptibles de renouveler l'enquête, témoignage d'une honnêteté intellectuelle, d'une exigence morale absolument

extraordinaire qui explique en partie pourquoi Brelich fut si marginalisé dans le monde académique italien. Peu de pages sont aussi limpides et instructives que celles que Brelich a consacrées à la définition de ce qu'est le polythéisme ou ce qu'est une mythologie. Chacun – enseignant ou étudiant – tirera donc le plus grand profit de la lecture ou de la relecture de ces *opera selecta*, témoignages d'une pensée parmi les plus importantes du XX^e siècle.

Corinne BONNET.

P. F. BURKE Jr, *Olympians. The Gods and Goddesses of Ancient Greece*, with German and French Summaries by Ch. M. TERNES (Série « Aperçus », 4), Luxembourg, Centre Alexandre-Wiltheim, 2001, 15.5 x 21.5, 278 p., rel.

Le volume de P. Burke se présente comme un aperçu, une synthèse sur les douze dieux principaux du panthéon grec : Aphrodite, Apollon, Arès, Artémis, Athéna, Déméter, Dionysos, Héphaïstos, Héra, Hermès, Poséidon et Zeus. Chaque divinité est l'objet d'une présentation synthétique, quant à ses mythes et son culte, ses sphères d'action et ses relations avec les autres divinités, basée sur les principales sources écrites et figurées, le tout étant suivi d'une bibliographie essentielle, puis d'un résumé allemand et français. Ce volume pourra peut-être rendre des services au public cultivé et aux étudiants débutants. Toutefois, devant être par la force des choses sélectif et synthétique, il apparaît souvent comme une simplification, face à une réalité dont chacun s'accorde à souligner la complexité. De ce point de vue, la concurrence exercée par la *Greek Religion* de W. Burkert risque d'être très rude, dans la mesure où la synthèse de Burkert est à la fois un excellent instrument de travail pour les spécialistes et la meilleure introduction en la matière pour les étudiants. Le volume de Burke aurait peut-être pu donner plus d'espace à l'illustration pour attirer un public d'amateurs, ce qui n'est pas le cas, puisque le volume ne contient que quelques photos en noir et blanc. Au terme de la lecture, nous ne pouvons manquer de nous interroger sur l'usage et le public visés par l'A. L'approche, divinité par divinité, n'est du reste pas la plus susceptible de révéler l'intelligence d'un système religieux et sa dimension historique, essentielle pour comprendre ce que les douze dieux de l'Olympe représentèrent dans la vie des anciens Grecs. – Corinne BONNET.

R. L. FOWLER, *Early Greek Mythography. I. Texts and Introduction*, Oxford, University Press, 2001, 16.5 x 24, XLVII + 459 p., rel. £ 55, ISBN 0-19-8147406.

Robert L. Fowler nous propose ici le premier volume d'une œuvre qui doit en compter deux et qui rendra de grands services aux spécialistes de la religion et de la littérature grecques. Les *mythographers* (qu'Hérodote qualifie de « logographes ») sont en effet les auteurs de prose qui, entre le VI^e et le IV^e s. av. J.-C., ont enregistré les traditions mythologiques grecques, tels Hécátée, Acousilaos, Phérécyde, Hellanicos, etc. (en tout, vingt-neuf auteurs). Ils constituent un genre intéressant, à la croisée de plusieurs tendances : l'histoire, la propagande locale et la mythologie. L'A. a rassemblé tous les fragments épars de ces précieux auteurs et réalisé une édition critique, basée sur l'examen des manuscrits et de la documentation papyrologique. Ce travail représente donc un progrès sensible par rapport aux *Fragmente der griechischen Historiker* de Jacoby. Dans le second tome, on nous promet un commentaire, que l'on attend donc avec impatience à la lumière de la qualité du volume déjà paru. L'A. s'explique dans l'*introduction* sur les motivations et les enjeux de ce recueil, en rapport avec la nature des textes rassemblés et l'histoire du genre littéraire sélectionné. Il précise ensuite ses critères ecdotiques et propose enfin le catalogue des fragments, par auteur, en suivant l'ordre alphabétique (de la transcription latine du nom), en commençant donc par Acousilaos d'Argos (Acusilas Argeus). On

dispose en tout de plusieurs centaines de fragments qui constitueront assurément une base documentaire de toute première qualité pour étudier les traditions mythologiques locales et panhelléniques de l'époque archaïque et classique. De riches *indices* complètent un volume dont on ne peut que souligner l'utilité et les qualités intrinsèques. – Corinne BONNET.

E. HORNING, *Spiritualità nell'antico Egitto*. A cura di Alessia AMENTA (Egitto antico, 1), Roma, « L'Erma » di Bretschneider, 2002, 17 x 24, 206 p., br., ISBN 88-8265-132-0.

Chaque année depuis 1933, le groupe ERANOS organise un congrès à Ascona, en Suisse, et l'égyptologue E. Hornung y a souvent présenté des rapports en allemand. Ceux-ci ont été ici réunis et la traduction italienne y ajoute un chapitre plus récent sur les « Enfers » égyptiens. En treize chapitres, Hornung présente une vue globale sur la manière de penser et de croire des Égyptiens anciens, ou du moins ce que nous en connaissons à l'heure actuelle. Remarquablement imprégné par cette mentalité, il parvient à le faire avec simplicité sans sacrifier la rigueur. Non content de traduire les textes et d'interpréter de nombreux dessins, Hornung tente de saisir la dynamique d'une civilisation et sa façon d'interpréter le monde. On peut dire avec l'éditrice que ce livre est un des plus importants manuels sur la religion et la culture égyptiennes. Les treize chapitres abordent l'écriture, l'origine des choses, les limites et les symétries, l'au-delà du monde, les Enfers, le temps comme cosmos, Maat et la justice pour tous, l'histoire comme fête, les animaux divins, l'homme poisson et oiseau, les poètes. Voici quelques glanes de lectures. Le chapitre sur l'image et l'écriture raconte brièvement l'évolution de l'écriture depuis son invention en -3000 et la valeur des images qui peut varier selon les contextes. Les Égyptiens croient à l'éternel retour ou plutôt à une régénération de la création qui vieillit et retourne au chaos primordial. La magie fut utilisée en beaucoup de domaines et même les dieux y eurent recours. Ce sont les Égyptiens qui inventèrent la division en douze mois mais répartis en trois décades et celle du jour en vingt-quatre heures. La « création » est quelque chose de fini et le monde possède une grande symétrie qu'il faut reproduire. La nuit, le soleil éclaire les défunts et se régénère lui-même dans les eaux primordiales. C'est seulement vers -1500 qu'apparaît le jugement des défunts et les doctrines sur l'au-delà ont toujours évolué. La vie peut continuer après la mort, mais à certaines conditions. Les défunts pouvaient être divinisés. Les « Enfers » proprement dits sont un lieu d'anéantissement, sans possibilité de renaissance, avec retour aux ténèbres primordiales. Maat personnifie la justice pour tous et invite à vivre selon la vérité, la justice et les lois du cosmos. C'est peu à peu que les animaux ont pris une valeur religieuse et devinrent des intermédiaires entre les hommes et les dieux. La momification fut d'abord la seule voie de renaissance, puis on y parvint aussi grâce à des rituels compliqués (livres des morts). La littérature proprement dite ne naquit que mille ans après la naissance de l'écriture. — Ces quelques notes de lecture voudraient mettre le lecteur en appétit pour l'inviter à déguster ce livre à la fois simple et complexe comme la civilisation qu'il reflète. La bibliographie brièvement commentée est mise à jour et classée par chapitres. On demeure médusé devant la richesse et l'inventivité de cette civilisation et l'on comprend qu'elle ait fait l'admiration de l'Occident depuis Hérodote. – B. CLAROT, s.j.

C. M. TERNES & H. ZINSER (éd.), *Dieux des Celtes. Götter der Kelten. Gods of the Celts* (Études Luxembourgeoises d'Histoire & de Science des Religions, 1), Luxembourg, Association Européenne pour l'Étude Scientifique des Religions (EurAssoc), 2002, 15 x 21, XII + 284 p., br.

L'Association européenne pour l'étude scientifique des religions a tenu un congrès à Luxembourg en 2001 pour faire le point sur nos connaissances actuelles en celto-

logie. Douze auteurs parlent de leurs recherches en des domaines limités pour la zone celtique allant du Portugal à l'Allemagne en passant par l'Irlande et le Pays de Galles. — Dans une introduction très nette, H. Zinser rappelle qu'il n'existe ni science ni méthode scientifique pour l'étude des religions, mais uniquement différents types d'approche. L'étude des religions a fort évolué au cours de l'histoire et nous a obligés à corriger bien des idées reçues. Aujourd'hui les religions apparaissent comme des créations culturelles historiques et communautaires, et doivent être interprétées comme telles par les savants. Or la religion celtique n'a laissé ni textes théoriques, ni doctrines, mais quelques temples, statues, épigraphes, offrandes votives... à partir desquels on s'efforce de reconstruire des conceptions religieuses. Peut-être faudrait-il parler des religions celtiques au pluriel, tout comme on ignore si les *Keltoi*, les Celtes et les Gaulois forment vraiment un seul peuple. Les Gréco-romains ont lancé pas mal d'hypothèses sur les Celtes et nos contemporains y ont ajouté leurs propres élucubrations. — À propos des douze études de ce volume, relevons quelques points. A. Demandt estime que le culte des arbres attribué aux Celtes ferait partie d'une tendance antichrétienne de la celtomanie récente. Pour B. Maier, beaucoup des noms irlandais des dieux celtiques sont aussi employés comme noms de personnes, ce qui oblige à beaucoup de prudence dans leur interprétation. Au sujet de Cernunnos considéré comme dieu suprême des Gaulois et représenté avec une ramure de cerf, M. Altjohann souligne les possibilités et les limites dans l'interprétation des images des dieux gallo-romains. Dans l'état actuel des recherches, il semble bien, écrit M. Hainzmann, que Taranis, dieu du tonnerre, corresponde assez bien au *Iuppiter Tonans* des Romains et finalement au *Donar* germanique. On connaît mal la langue des Celtibères catalans, dit F. Beltràn-Lloris, et seuls sont avérés deux noms divins : Lug et Silbis (divinité féminine). Dans la ville auvergnate de Chamalières, lieu thermal, on a découvert en 1971 deux divinités en rapport avec l'eau : Maponos et Nechtan. Pour J. Carey (Irlande), les dieux proprement celtiques sont rares. Il en étudie trois : Nodons, Lugus et Windos à la lumière de la littérature celtique du Moyen Âge. Parlant des dieux hispano-celtiques du Nord, F. Marco-Simón a découvert quatre cent cinquante noms et certaines de leurs fonctions. Lucain, poète anticésarien, fournit des renseignements valables sur la religion celtique et ses sacrifices humains (C. O. Tommasi-Moreschini). À propos des dieux souterrains du Nord de la Gaule, J. L. Brunaux note qu'ils n'avaient pas de forme humaine ; de là l'aspect grossier de leurs statues et une religion peu concrète, qui exigeait des prêtres comme intermédiaires avec les dieux. Pour T. Luginbühl, l'épigraphie fournit deux mille trois cent noms de divinités celtiques, parmi lesquels il étudie les divinités helvétiques et celles des environs, en reconnaissant les limites de son étude. — On voit que, même parmi les spécialistes, les avis divergent fortement et fournissent des indications à prendre avec prudence. — B. CLAROT, s.j.

LANGUES ET LITTÉRATURES ANTIQUES

H. SELDESLACHTS, *Études de morphologie historique du verbe latin et indo-européen* (Collection d'Études classiques, 15), Louvain - Namur, Éditions Peeters - Société des Études classiques, 2001, 16 x 24, IX + 195 p., br., ISBN 90-429-0988-9.

Il volume raccoglie tre studi sulla morfologia del verbo latino dichiaratamente tratte da una tesi di dottorato di cui si preannuncia la pubblicazione sotto il titolo *Le racines ultimae laryngalis dans la conjugaison latine. Étude de morphologie historique et comparée*. Si tratta di tre saggi, reciprocamente indipendenti, dedicati, il primo, ad un problema di morfologia (l'origine del perfetto latino *-u-* e in *-v-*) e il secondo e il terzo all'origine di verbi, rispettivamente con tema in nasale, al presente (tipo *cernere*) e in *-u-* (tipo *ruere*), che presentano omologie nel paradigma e nella morfostruttura, ma sono di difficile inserimento nel quadro comparativo con altre

lingue indoeuropee. Nel primo studio, che è il più ampio, consacrato al vecchio e molto dibattuto problema seno alla morfologia storica del latino, dell'origine del perfetto latino *-u-* e in *-v-*, che non ha diretti corrispondenti in altre lingue indoeuropee, neppure nelle lingue italiche, si passano in rassegna le principali ipotesi di spiegazione raggruppate criticamente: quella tradizionale dell'ascendenza indoeuropea basata sull'esclusiva comparazione con alcune forme di perfetto vedico in *-au-* di alcuni verbi primari in *-a* tipo *dadáu*, *tastháu*, *papráu*, *jajñáu*, quella, avanzata da Szemerényi, dell'irradiazione analogica interna al latino dal paradigma di *spernere* > *sprevi* e di *sternere* > *stravi*, quella volta a rintracciare anche nell'italico il corrispondente della marca *-u-* identificata nel futuro II osco-umbro e in alcune forme di perfetto sudpiceno, quella 'laringalista' di Martinet che rintracciava il punto di partenza dei perfetti in *-u-*/*-v-* nei verbi a radice in h_3 del tipo **gneh_3-* fino alle ipotesi più recenti, come quella di H. Rix, che lo riconduce ad una originaria perifrasi di participio in *-uos-* con il verbo 'essere' e di Meiser che, alla soluzione di H. Rix, aggiunge, nel solco di una vecchia proposta di Sommer, un'ulteriore possibilità dalle forme del perfetto indoeuropeo di **bhuH-*, cioè **bhu-bhuH-h_2-ai* > **fu-fūuāi*). H. Seldeslachts, respingendo decisamente la comparazione con la morfologia delle forme vediche tipo *papráu*, *jajñáu*, che trova, peraltro, tradizionale accoglimento nelle grammatiche storiche del latino, si esprime a favore di una proposta di mediazione tra le ipotesi che individuano in modelli coniugazionali di verbi in *-u-* « le point de départ de cette formation ». Tra questi un ruolo primario - riprendendo la vecchia ipotesi di F. Sommer - viene attribuito a **bhuH-*, in particolare alla forma dell'auristo radicale *fui* < **fīuāi* (ma perché non anche il perfetto indoeuropeo, che, comunque, è confluito nel tema del *perfectum*?) senza, però, escludere che possano aver contribuito a costituire il modello i perfetti di altre radici in **-u-* o in **uH-*, nelle quali poteva svilupparsi davanti a desinenza vocalica un *glide* **-u-*. Completa la disamina una rassegna di ipotesi sull'origine dell'elemento *-is-*, presente nella 2° e 3° singolare e 3° plurale, per il quale ci si risolve, invece, per un *non liquet*. Riguardo, poi, alla questione dell'origine delle forme 'brevi' tipo *amāstī*, *nōstī*, ecc. si aderisce all'ipotesi dell'origine secondaria per sincope da *amāvistī*, *nōvistī*. Il secondo studio concerne l'origine del paradigma di quattro verbi accomunati dalla presenza della nasale nel tema del presente e di analogie di paradigma, che presentano problemi nel quadro della comparazione indoeuropea: *cernere*, *-clīnāre*, *linere*, *sinere*. Per *cernere*, rifiutando ipotesi di spiegazione 'laringaliste', si opta per la soluzione di una radice **kṛ-n-* → **kri-n-*. Il tema del presente poggia sulla forma **kri-*, estesa dalle forme deboli dell'auristo e del participio perfetto, passata alla classe in *-nā-/na-*, mentre il tema del perfetto (*crēvī*), su cui è modellato il participio *crētus* riposa sull'auristo radicale a base **krei-* (> **(e)krēit*). Tuttavia, non viene neppure esclusa la possibilità che a *crēvī*: *crētus* possa servito da modello *sprēvī*: *sprētus*. Le forme nominali *cribrum*, *crimen*, *excrēmentum* sarebbero, in parte, ereditate, in parte, formazioni rimodellate all'interno del latino. Per *-clīnāre* tra le varie ipotesi proposte si esprime preferenza per « l'interprétation comme un déverbatif composé en *-ā-* du type *appellāre*, *aspernāri*, ecc. », ritenendo poco probabile che « lat. *-clīnāre* continue directement un pré-lat. **klina-* » da cui muovono, invece, le formazioni di altre lingue indoeuropee, diversamente da *cernere* e *linere* riconducibili *recta via* a **kri-nā-/na-* e **li-nā-/na-*. *Linere* avrebbe, dunque, un percorso parallelo a *cernere* nel muovere da una forma di auristo debole **[h_2]li-* integrato nel paradigma in *-nā-/na-*, così come il perfetto *lēvī* discende dall'auristo radicale a base **lei-* (> **(e)[h_2]léit*). Infine per *sinere*, non senza pagare il prezzo di qualche complicazione, si propone una « étymologie croisée » per confusione fonetica tra due diverse forme del paradigma di due diverse radici indoeuropee (quella di gr. κτίζω, vedico *kṣéti*) e quella di gr. φθίνω e di vedico *kṣināti*) per cui il paradigma coniugazionale di quest'ultima avrebbe assunto il senso di « collocare », da cui si scaturirebbe il semantismo « lasciare, permettere ». Il terzo studio riguarda quattro verbi latini in *-u-* (*luere*, *nuere*, *ruere*, *spuere*, *suere*), che si lasciano con difficoltà ricondurre ad un quadro unitario e coerente in ordine alla ricostruzione della radice con o senza laringale, dal momento che le altre lingue indoeuropee, che ne offrono testimonianza, presentano dati

contraddittori. Pertanto, anche se tali forme verbali si caratterizzano per un'omologa morfostruttura, la loro origine resta controversa ed è, probabilmente, eterogenea : di conseguenza, le analogie nel paradigma coniugazionale devono piuttosto spiegarsi per vicende di riassetto interne al latino. Come nelle sezioni che precedono, anche questo studio, che compone la terza parte del volume, consiste in un'analisi critica delle varie ipotesi di spiegazione avanzate. Così, per *luere* si conclude che « la question de la forme de la racine est insoluble » tra le alternative di riconduzione ad una radice *seŕ* oppure *aniŕ*, per *nuere* si riconosce la probabilità di una formazione di un presente tematico **néu[H]-e/o-* basato sulla forma dell'aoristo, senza, però, escludere del tutto un possibile antecedente **noweyo*, suggerito da Szemerényi. Più complesso è il caso di *ruere* per il quale le maggiori difficoltà di ordine comparativo inducono a suggerire tanto l'ipotesi di un tema di presente retroformato su quello del perfetto *ruī* basato su un aoristo radicale (**h₃reu-t*, analogico su **k₁leu-t*) quanto la soluzione, ritenuta più plausibile, « de rattacher *ruere* à la racine qui est traditionellement reconstruite comme **ghreu-/ghru*, mais qu'il est possible de réécrire sous la forme **ghreHw-/ghruH-* », ovviamente il presupposto passaggio di **ghr-* > lat. *r-*. In modo solidale vengono trattati *spuere* e *suere*, per i quali si prospettano le stesse alternative, concepite entrambe come innovazioni del latino, rispettivamente o da **spū-ye/o-* e **sū-ye/o-* (con conservazione di *ū*, malgrado il « *pius-Gesetz* » oppure da **spū-e/o-* e da **sū-e/o-* (tema di presente rifatto sull'aoristo radicale). Il volume è corredato di una ricchissima bibliografia e di un utile indice delle forme linguistiche menzionate. In conclusione, dei problemi vecchi e spinosi della morfologia storica e dell'etimologia latina si prospettano soluzioni non nuove, ma semmai articolazioni eclettiche di spiegazioni già avanzate : né, d'altra parte, sembra al momento possibile fare di meglio e rendere un servizio più utile al progresso della scienza - in particolare - di una lingua come il latino, che offrire un ampio panorama critico, ma, altresì, cauto e prudente, del punto di elaborazione e di affinamento a cui linguistica storica è arrivata. - P. POCETTI.

Machtelt BOLKESTEIN (†), Caroline KROON, H. PINKSTER, W. REMMELINK & R. RISSELADA (éd.), *Theory and Description in Latin Linguistics. Selected Papers from the XIth International Colloquium on Latin Linguistics. Amsterdam, June 24-29, 2001, Amsterdam, J. C. Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, 434 p., rel. EUR 73, ISBN 90-5063-358-7.*

Luxueusement édité, cet ouvrage publie une sélection des soixante-neuf communications présentées lors du récent *Colloque International de Linguistique latine*, tenu à Amsterdam. Publiant tout d'abord ce qui fut sans doute le dernier travail scientifique de la regrettée Machtelt Bolkestein, les éditeurs ont à juste titre voulu rappeler la mémoire de cette grande linguiste qui avec tant de force a animé à la fois l'école latine d'Amsterdam et les colloques internationaux de linguistique dont cette école a eu l'initiative et dont elle a depuis lors toujours fortifié l'essor. Les vingt-huit communications retenues, présentées dans l'ordre alphabétique des noms de leurs auteurs, couvrent tous les secteurs - lexique, morphologie, syntaxe, pragmatique - de la recherche linguistique relative à la langue latine et attestent la richesse et la diversité des perspectives selon lesquelles cette recherche se développe aujourd'hui en Europe occidentale. Le latin classique est certes privilégié, mais certaines analyses concernent plus particulièrement Plaute, Ammien Marcellin ou Isidore de Séville et, sauf rares exceptions, on ne sort pas du domaine gréco-latin. Le jeune chercheur trouvera dans ce livre des sujets de recherche à poursuivre et des indications méthodologiques à méditer. Le latiniste confirmé lira avec intérêt les analyses proposées par des savants reconnus, mais aussi celles que présentent des universitaires plus jeunes, qui à leur tour retiendront désormais l'attention. - M. LAVENCY.

A. HURST et Françoise LÉTOUBLON (éd.), *La mythologie et l'Odyssee. Hommage à Gabriel Germain*. Actes du colloque international de Grenoble, 20-22 mai 1999 (Recherches et rencontres, 17), Genève, Droz, 2002, 15 x 22, 339 p., br., ISBN 2-600-00612-5.

Rien n'ayant été publié, depuis le livre de Gabriel Germain (*Genèse de l'Odyssee*) publié en 1954, sur la relation entre l'*Odyssee* et les textes mythologiques postérieurs ou contemporains, A. Hurst et F. Létoublon ont organisé sur ce sujet, à Grenoble, les 20-22 mai 1999, un colloque franco-italo-suisse, dont ils ont réuni les vingt et une communications en quatre parties. — *Première partie* (« Les récits de l'Odyssee et la mythologie ») : (1) Georg Danek (« Odysseus between Scylla and Charybdis », p. 15-25) explique que l'*Odyssee* mélange trois versions de l'épisode de Charybde et Scylla, celle qu'annonce Circé (éviter Charybde et sacrifier six compagnons à Scylla), celle où le héros tombe inversement de Scylla en Charybde et celle de notre récit où Ulysse passe d'abord sans encombre Charybde, parce que le tourbillon ne s'est pas encore formé, mais se retrouve ensuite pris dans celui-ci pour avoir voulu éviter Scylla. L'histoire raconte ainsi qu'Ulysse perd tous ses compagnons parce qu'il a essayé de les sauver tous, faute d'être assez soumis à la volonté des dieux. Au total, l'épreuve accroît sa μῆτις et sa souffrance et elle contribue à faire évoluer sa stature héroïque : de πολύτροπος et de δολόμητις qu'il est au début, il devient, à la fin de ses errances, πολύμητις et τλήμων. (2) Franco Ferrari (« Nel segno di Circe : La politropia di Odisseo », p. 27-44) signale qu'Homère applique à deux reprises seulement dans toute l'*Odyssee*, l'épithète πολύτροπος à Ulysse, au premier vers du poème et dans l'épisode de Circé. Il ne s'agit donc pas, arguement-t-il, d'une caractéristique permanente de la personnalité du héros, à la différence de son intelligence (πολύμητις, πολύφρων, πολυμήχανος, ποικιλομήτης). Cette épithète exprime, selon lui, un lien entre les pérégrinations dans de multiples directions et la versatilité intellectuelle de l'esprit d'Ulysse. L'A. note, de façon significative, qu'après le retour à Ithaque, l'adjectif est remplacé par celui de ὑπότροπος. Si le premier qualificatif désigne un homme désorienté, le second s'applique à un héros qui retrouve ses racines. Il est, dès lors, logique que les deux occurrences du mot πολύτροπος encadrent les errances d'Ulysse. (3) Apostolos N. Athanassakis (« Proteus, the Old Man of the Sea : Homeric Merman or Shaman ? », p. 45-56) suggère de voir en Protée, inconnu de l'*Iliade* et de la *Théogonie*, une importation de la Baltique, via le commerce de l'ambre. Son nom résulterait d'une hellénisation d'un terme lituanien signifiant « esprit » ou « intelligence ». Quoi qu'il en soit, le poète lui prête exactement le comportement d'un chaman. (4) Christian Abry (« Omer m'a tuer ... ou moi-même en personne », p. 57-65) met en lumière le caractère très sophistiqué de la ruse utilisée par Ulysse face à Polyphème, à l'aide de parallèles fournis par le folklore, de la psychologie cognitive et de la linguistique générale. — *Deuxième Partie* (« L'Aède, le Poète et le Critique ») : (5) David Bouvier (« Le pouvoir de Calypso : à propos d'une poétique odysseenne », p. 69-85) analyse les manifestations de la crise de l'inspiration poétique dont témoigne l'*Odyssee*, à travers la relégation relative de la Muse au profit d'Ulysse lui-même, en tant que technicien du discours bien charpenté, par opposition à l'aède, qui se contente de recevoir le don des filles de Mnémosyne. Ulysse sauve de l'oubli ses exploits sans le secours de ces dernières et en s'arrachant à l'emprise de la nymphe Calypso, une incarnation en négatif de la Muse. (6) Antonios Rengakos (« Zur Narrativen Funktion der Telemachie », p. 87-98) montre que l'épisode liminaire de l'exploit de Télémaque fonctionne comme un moyen d'accroître l'attention de l'auditoire et d'aviver son intérêt pour la suite du récit, dont il retarde le déroulement ironiquement et délibérément, ainsi qu'en témoigne la double ouverture constituée, sur le modèle de l'*Iliade*, par les deux assemblées des Olympiens aux chants 1 et 5. En outre, ajoute-t-il, le procédé du différé a pour avantage d'apporter à l'auditeur des informations par le biais de l'intra-textualité et de l'intriguer sur le véritable sujet de l'histoire, deux autres manières complémentaires de renforcer sa concentration. (7) Dimitri N. Maronitis (« Μῦθος et πλοκή dans l'Odyssee : à propos de l'Ἴριου

πυγμή », p. 59-113) étudie la relation entre action (μῦθος) et intrigue (πλοκή), à travers le cas particulier de l'épisode bouffon du pugilat qui oppose Iros à Ulysse, et il montre que même à une échelle microscopique le poète dénoue parfaitement ce qu'il noue. (8) André Hurst (« L'*Odyssée* de Lycophron », p. 115-127) s'intéresse à la façon dont Lycophron, le tragique contemporain des Ptolémées, en faisant entrer dans son monologue tragique *Alexandre* un maximum d'épopée, incite à relire Homère sous le triple éclairage du jeu des concordances, des contradictions et des innovations qu'il met en place. (9) Franco Montanari (« Ancora sul Mythographus Homericus (e l'*Odissea*) », p. 129-144) met en évidence, à partir des papyri PSI 1173 et POxy. 4096, P. Mil. Vogl. 259, POxy. 1611 et POxy. 418, comparés pour l'*Odyssée* au corpus des Scholies D, que l'intention de celui auquel on donne habituellement le nom de Mythographus Homericus était, au I^{er} siècle de notre ère, de fournir un commentaire systématique des poèmes homériques, en s'appuyant sur une documentation de seconde main. (10) Anna Santoni (« Miti dell'*Odissea* nel Περί ἀπίστων di Palefato », p. 145-155) renouvelle l'approche du texte conservé de l'ouvrage de Palaiphatos, Περί ἀπίστων, en le mettant en perspective par rapport à la tradition indirecte de la littérature exégétique, ce qui révèle que cet auteur ne traite pas des mythes en général, mais d'œuvres précises et, en particulier, d'épisodes de l'*Odyssée*. (11) Patrizia Lombardo (« *Le mépris* : Homère vu par Godard », p. 157-165) interprète le film de Godard en y voyant une œuvre aristotélicienne, où l'épopée d'Homère est incluse dans une tragédie. — *Troisième partie* (L'*Odyssée* et les Autres Mondes) : (12) Pierre Brunel (« Le pays des Cimmériens », p. 169-190), après avoir passé en revue diverses traductions françaises des vers 14-15 du chant 11 de l'*Odyssée*, ainsi que les théories relatives à la localisation du pays des Cimmériens, analyse la reprise par Dante, Rimbaud et Joyce de ce mythe d'un voyage effectué vers les confins septentrionaux du monde inconnu afin de consulter les ombres des morts. (13) Ezio Pellizer (« *Thesphata pant' eiponta*. Mythologie continentale dans la *Nekuia* du chant XI de l'*Odyssée* », p. 191-198) attire l'attention sur le caractère allusif de la technique énonciative de l'aède du chant XI de l'*Odyssée*, à travers le catalogue des Héroïnes, lequel présuppose une *Mélampodie*, dont le héros, également évoqué allusivement au chant XV, est Mélampous, un devin guérisseur, purificateur, et adepte des pratiques chamaniques. (14) Bernard Sergent (« Les Phéaciens avant l'*Odyssée* », p. 199-222), remontant aux plus hautes époques indo-européennes, fait ressortir, par la comparaison avec les mythologies indienne, scandinave et celte, que l'île mythique des Phéaciens doit être comprise comme une image euphémistique du monde des morts. (15) Joseph Russo (« Penelope's Gates of Horn[s] and Ivory », p. 223-230) explique que Pénélope invente les deux portes empruntées par les songes, afin de ranger l'interprétation favorable que lui donne Ulysse dans la catégorie des rêves illusoire et de se protéger ainsi d'une nouvelle déception, tout en étant intuitivement convaincue de sa véridicité, ce qui lui inspire l'idée de l'épreuve de l'arc. (16) Caroline Eades (« L'évocation des enfers : mythe et cinéma », p. 231-245) compare la représentation de l'enfer dans six films (*Le regard d'Ulysse*, *Fellini-Satyricon*, *Stalker*, *Jusqu'au bout du monde*, *Apocalypse Now*, *Orphée*) et montre la présence d'universaux symboliques au cinéma et la pérennité des mythes antiques. — *Quatrième partie* (« Dans et autour de l'οἶκος : en Ithaque et ailleurs, les hommes, les femmes et la famille ») : (17) John Miles Foley (« L'épopée du retour et le/la vrai(e) héros/héroïne de l'*Odyssée* », p. 249-257), par la comparaison avec des épopées slaves du sud, établit que la séquence des cinq épisodes, absence - désastre - retour - vengeance - réunion, correspond à un schème narratif indo-européen caractéristique des épopées du retour et qui permet toute sorte de variations, notamment concernant le comportement fidèle ou infidèle de l'épouse de l'absent dont le retour est attendu. (18) Nancy Felson (« Paradigmes de la paternité : pères, fils, et prouesses athlétiques/sexuelles dans l'*Odyssée* d'Homère », p. 259-272) éclaire la façon dont l'*Odyssée* est construite sur le paradigme d'une relation idéale du père au fils et du fils au père, et ce sur trois générations. (19) Jean-Michel Renaud et Paul Wathelet (« L'initiation de Télémaque dans l'*Odyssée* », p. 273-286) voient dans la Télémachie une réplique en petit de la double initiation d'Ulysse que représentent la chasse et le voyage dans l'Au-delà, à ceci près

que le fils rate la première épreuve, celle qui marque le passage de l'adolescence à l'âge adulte, lorsqu'il ne réussit pas à s'imposer à l'assemblée des prétendants qu'il a convoquée. (20) Pierre Sauzeau (« À propos de l'arc d'Ulysse : des steppes à Ithaque », p. 287-304), partant de l'ambiguïté de l'arc épique (opposition entre son statut et son utilisation), rattache la mythologie homérique de l'arc à l'emprunt au monde iranien de la technique de l'arc composite et de l'épreuve shamanique du jeu de l'arc, de même qu'à l'héritage d'un système de connotations linguistiques jouant notamment à la fois sur les idées de vie, de force et de musique. (21) Nick Allen (« Pénélope et Draupadī : la validité de la comparaison », p. 305-312), dans le prolongement du travail de Gabriel Germain, procède à vingt-deux rapprochements entre Pénélope et Draupadī, l'héroïne du *Mahābhārata*, qui suggèrent tous, au delà des différences, une origine indo-européenne commune de ces deux récits d'un choix parmi des prétendants, au moyen de l'épreuve de l'arc. — Cinq *Indices* achèvent de transformer ce recueil d'actes de colloque en un véritable livre. — J. BOULOGNE.

R. ZABOROWSKI, *La crainte et le courage dans l'Iliade et l'Odyssee. Contribution lexicographique à la psychologie homérique des sentiments*, Stakroos, R. Zaborowski, 2002, 14.5 x 20, 369 p., br., ISBN 83-86700-20-3.

Par cet ouvrage, R. Z. nous fournit un dossier susceptible d'alimenter efficacement les débats des psychologues sur la nature des sentiments et des émotions, sur leurs structures, sur les principes de leur surgissement, sur leur signification fondamentale dans la condition humaine, etc. Vu l'ampleur de l'entreprise, l'A. en reste au stade de la constitution du dossier, comme un homérisant pourrait le concevoir. Mais s'il limite volontairement son horizon, celui-ci est, de toute façon, fructueusement rempli. Le regard critique de R. Z. balaie un double champ : la bibliographie, d'une rare prolixité, et le texte, bien sûr, avec ses prolongements chez les commentateurs et autres lexicographes. Dans sa recherche bibliographique, R. Z. va jusqu'à débusquer des inédits (cf. p. 35, *sub* E. Töttösy ; p. 36, *sub* J. Harkemane ; p. 37, *sub* H. Maraité...), et d'un point de vue qualitatif, l'éventail est fort large : les travaux antérieurs consacrés à la psychologie homérique (p. 7-9) ; ses différentes approches : l'approche socio-historique (p. 12-19), l'approche épistémologique (p. 19-21), et les approches analytiques consacrées à divers passages « constitutifs pour la conception de la ψυχή homérique » (p. 21-34) ; les travaux consacrés à des sentiments particuliers (p. 35-39) : crainte et courage, bien entendu, mais aussi d'autres sentiments qui présentent avec ces derniers des points d'intersection (les souffrances, les tristesses, les joies, les folies, les amours et amitiés, les fiertés et présomptions) ; enfin l'A. a recensé les publications relatives, d'un point de vue général, à la psychologie homérique des sentiments (p. 53-70). Cette recension systématique prolonge ses effets dans les analyses des différents passages, où elle est, en quelque sorte, omniprésente : l'A. y témoigne d'une fine sagacité par le repérage, bien circonscrit, des failles qui fragilisent certaines thèses. Mais nous voilà sur le second versant de son travail. L'étude des termes exprimant la crainte et le courage est conduite selon un ordre décroissant au regard du nombre de contextes, et en éclairant par les passages les plus évidents ceux qui le sont moins. Pour le vocabulaire de la crainte, R. Z. a identifié quarante-trois termes de vingt-deux familles, apparaissant dans mille cinquante-deux contextes. La présentation en défile selon cette succession de rubriques : I. δέιδω et composés, δέος, δέϊμα. II. αἰδομαι, αἰδώς. III. φόβος, φοβεῖσθαι et composés. IV. θάμβος et dérivés. V. τρέμειν, τρομῆν et composés, τρόμος. VI. ταρβεῖν et composés, τάρβος, ταρβόσυνη. VII. τρεῖν et composés. VIII. ῥιγῆν et un composé, ῥίγος. IX. πτήσσειν, πτώσσειν, et composés. X. κήδω, κήδομαι et un composé, κήδος. XI. παπταίνειν et un composé. XII. ἀτύξεσθαι. XIII. στυγεῖν et un composé. XIV. σέβεσθαι, σέβας, σεβάξεσθαι. XV. ἄξεσθαι. XVI. ἐκ- et καταπλήσσειν. XVII. δίεμαι, περιδίω. XVIII. ὄκνος, ὄκνεῖν. XIX. ὀπιξεσθαι et un composé. XX. φρίζ, φρίκη, φρίσσειν. XXI. πτοῖεῖν et un composé. XXII. ἀλαλύκτῃμαι. Les analyses,

qui, nous l'avons dit, incorporent un examen critique de la bibliographie particulière, contribuent à mettre en évidence les liens existant entre les termes utilisés et toute une gamme de facteurs, tels que : l'origine ou l'objet du sentiment, son caractère collectif ou individuel, l'interaction avec d'autres sentiments, etc. Pour le vocabulaire du courage, R. Z. identifie quatorze termes de dix familles, apparaissant dans quatre cent vingt-neuf contextes : I. τλῆναι et un composé. II. θάρσος, ἐπιθαρσύνο. III. τόλμα, ἐπιτολμᾶν. IV. ἠγορή. V. ἀνδρωτής. VI. ἀγνωρίη. VII. ἀλκή. VIII. κάρτος IX et X. (groupés) θυμός, μένος. L'A. tient compte des multiples réalités physiologiques et psychologiques que peut revêtir la notion de courage. À titre d'exemple, voici la stratification qu'il propose pour les termes analysés (p. 322) : « courage réactif / courage-force // courage partielle (*sic*) : inchoatif ; d'achèvement ; d'endurance // courage intégrale (*sic*) : courage physiologique ; courage de distinction ; courage-vécu. » Même si cette proposition nous paraît discutable, il reste que l'ensemble du dossier que nous présente R. Z. est fouillé, soigneusement établi, abondamment documenté et critiquement analysé. Un excellent ouvrage, qui est une mine féconde tant pour les psychologues que pour les philologues. — D. DONNET.

G. LAMBIN, *Anacréon. Fragments et imitations* (Collection Interférences), Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2002, 15.5 x 21, 327 p., br. EUR 14.50, ISBN 2-86847-740-2.

Il est rare qu'un ouvrage savant soit présenté de façon aussi innovatrice que cette synthèse de l'œuvre d'Anacréon et de l'anacréontisme. En effet, l'A. s'est employé à dépasser les limites de l'essai, de l'édition et de la traduction pour offrir une vue d'ensemble du sujet. La caractéristique la plus remarquable de ce livre est sans aucun doute le style riche et fleuri de G. Lambin, qui allie la dissertation savante à une écriture plus sensible, pour ainsi dire proche de la poésie. L'ordonnance de l'ouvrage permet aussi une progression logique et une bonne compréhension de l'évolution de l'anacréontisme, tout en n'étant pas extrêmement rigide comme le sont trop souvent les livres savants. G. Lambin présente les poèmes dans leur ordre thématique plutôt que numéral ou chronologique, et saute allègrement de l'un à l'autre pour parfois revenir en arrière, ce qui met en lumière toute la complexité des liens qui unissent entre eux les poèmes anacréontiques. Toutefois, cette disposition a le désavantage de disperser les informations concernant les différents aspects de l'anacréontisme, et comme l'ouvrage ne comporte pas d'index, il peut s'avérer difficile de cerner certaines des questions soulevées. — S'inspirant de l'œuvre d'Anacréon, un ionien qui aurait vécu à la toute fin de l'époque archaïque, de nombreux poètes, entre l'époque classique et l'Antiquité tardive, se sont mis dans sa peau pour écrire une myriade de poèmes qui forment maintenant le corpus des *Anacreonta*. L'anacréontisme ainsi développé constitue selon G. Lambin un courant littéraire : il ne lui semble donc pas approprié de décrire les similitudes entre les poèmes anacréontiques comme des phénomènes intertextuels. Il compare plutôt l'anacréontisme au pétrarquisme, car il constitue une certaine forme d'humanisme. Comme celui-ci, il s'est développé dans une période de changements, de transition où l'on croyait de moins en moins aux dieux antiques, et où le christianisme ne s'était pas encore imposé. L'anacréontisme donne plus d'importance aux sentiments que toute autre littérature ancienne, et en ce sens il est plus près des romans grecs que des œuvres des savants alexandrins, dont pourtant nombre de poèmes anacréontiques sont contemporains. — Les thèmes les plus chers à Anacréon et aux poètes, bien souvent anonymes, qui ont suivi son exemple sont certainement le vin, l'ivresse, la fête et l'amour. C'est que tous ces poètes, y compris le vieil Anacréon, professaient une certaine philosophie simple, basée sur la conviction que le sage « doit goûter chaque instant d'une vie qu'aucune autre ne suivra » (p. 16). L'amour doit donc être sans passion et sans illusion, même s'il occupe une place prépondérante dans les soucis quotidiens du poète, et les convives du banquet doivent être joyeux, jeunes, beaux, et surtout, savoir apprécier les plaisirs de l'ivresse. — G. Lambin détaille ces thèmes importants tout au long de son ouvrage

avec une lucidité éclairante pour le lecteur : par exemple, loin de se laisser prendre par le clinquant de la passion amoureuse des poètes anacréontiques, il tente plutôt d'identifier les *topoi* relatifs à l'amour dans l'anacréontisme, ainsi que leur évolution dans le temps. Il s'intéresse aussi à des thèmes mineurs, ou généralement considérés tels par la critique, comme la description d'œuvres d'art, d'animaux et des amants du poète. G. Lambin s'est attaché à retrouver le contexte de la production des poèmes anacréontiques. D'abord, il offre une discussion assez complète des sources et des informations que nous possédons sur la biographie d'Anacréon : contrairement à Florence Dupont, il croit qu'un Anacréon historique a existé, tout en admettant que le poète est devenu, avec le temps, beaucoup moins important que l'archétype qu'il avait engendré, et dont les poètes anacréontiques ont repris la *persona*. Ceux-ci, dont la majorité semble avoir fréquenté les écoles de rhétorique, tout en n'écrivant bien souvent que de simples exercices scolaires, ont tout de même introduit de nombreuses innovations dans l'anacréontisme, comme l'importance des sentiments et de l'individu. Certains poèmes plus tardifs contiennent même des éléments qui permettent de prouver qu'ils ont été écrits dans des milieux chrétiens. À leur propos, il est fort intéressant de constater qu'il existe une continuité palpable entre les œuvres littéraires du monde antique et celles des auteurs chrétiens, et ce, jusqu'au Moyen Âge. Les symboles les plus anciens, plutôt que de disparaître, ont simplement été adaptés aux nouvelles réalités d'un monde en mutation : c'est là une question qu'on aurait voulu voir G. Lambin développer davantage. — En somme, cet ouvrage constitue une importante référence pour l'étude de l'anacréontisme : l'A s'est appliqué à colliger de très nombreuses sources anciennes concernant les sujets qu'il aborde et s'attarde longuement aux questions de datation, qui fournissent des informations précieuses concernant l'évolution de l'anacréontisme. Il fait également preuve d'une connaissance approfondie de l'état du monde grec aux périodes hellénistique et romaine, ce qui est capital pour l'étude des poèmes anacréontiques. Le livre se termine par un utile appendice sur les mètres des poèmes anacréontiques, et un glossaire pratique pour les étudiants.

Marie-Claire BEAULIEU.

D. MENDELSON, *Gender and the City in Euripides' Political Plays*, Oxford, University Press, 2002, 14.5 x 22.5, XV + 257 p., rel. £ 45, ISBN 0-19-924956-3.

Les pièces d'Euripide intitulées les *Héraclides* et les *Suppliantes* ont été classées, notamment par G. Zuntz, dans la catégorie des œuvres « politiques » sans grand intérêt artistique. D. Mendelsohn souhaite leur réévaluation. Pour cela, tout en refusant quelque systématisme idéologique que ce soit, il se propose de les interpréter à la lumière de nouvelles méthodes critiques. En effet, selon lui, les commentateurs ne discernent pas les mérites esthétiques et le sens de ces œuvres parce qu'ils ne perçoivent pas clairement le rôle attribué aux personnages féminins dans ces représentations tragiques. Ainsi, l'insertion de certains épisodes, comme celui du sacrifice volontaire de Macarie ou celui de la vengeance d'Alcmène dans les *Héraclides*, apparaît souvent comme une maladresse sur le plan dramatique. Il en va de même pour le suicide d'Evadne ou pour le rôle confié à Aëthra aux côtés de son fils Thésée, dans les *Suppliantes*. Or, pour D. Mendelsohn, le traitement de ces diverses scènes introduisant des figures féminines permet une adaptation nouvelle de mythes civiques bien connus. À la suite des travaux de F. Zeitlin en particulier, D. Mendelsohn définit la construction de ces pièces dites « politiques », comme le résultat de « négociations complexes entre deux pôles : le masculin et le féminin ». Il rappelle que, dans la mentalité grecque, la figure des femmes est mise en relation avec l'*οἶκος*, celle des hommes avec la *πόλις* ; par ailleurs, l'action des femmes apparaît comme anarchique, celle des hommes comme plus rigoureusement organisée. De ce fait, les pièces d'Euripide lui semblent mettre en œuvre « un salutaire moyen terme dans cette compétition entre valeurs masculines et féminines à l'intérieur du débat civique ». Cependant, l'équilibre se révèle difficile à trouver et à maintenir. Car lorsque les femmes adoptent une attitude héroïque, leurs

initiatives se manifestent comme des transgressions qui ne peuvent pas être durables. Ainsi, les figures d'Aéthra, de Macarie, d'Evadné s'effacent, disparaissent et sont oubliées, au cours de la tragédie, tandis que l'action vengeresse d'Alcmène ne peut pas être admise comme un mode de fonctionnement social. Mais, même s'il est difficile au poète de recréer un nouvel équilibre accordant toute leur place aux valeurs féminines dans ce qu'elles ont de positif, D. Mendelsohn juge qu'Euripide a essayé d'inventer une forme nouvelle de relations *politiques* et humaines. Son livre est bâti sur une analyse des *Héraclides* intitulée : « Territoires de l'Autre », puis sur une étude des *Suppliantes* appelée : « Régulations du Féminin ». Des parallélismes structurels sont dégagés : en effet, dans chaque pièce sont développées deux scènes de transgressions féminines suivies, dans chaque cas, d'une « féminisation » des hommes en présence. D. Mendelsohn décrit aussi le drame comme « l'intrication de phases d'activité et de passivité ». En effet, l'action courageuse des femmes est immédiatement suivie par une période de passivité pathétique. Ces pièces politiques d'Euripide, avec leurs complexes permutations des genres, sont alors interprétées comme des exemples d'une carnavalesque déstabilisation des valeurs. L'ouvrage de D. Mendelsohn est intéressant et nuancé. Le thème de la transgression carnavalesque, quelque peu galvaudé dans les analyses sociologiques modernes, n'est peut-être pas très pertinent pour définir précisément la nature tragique des pièces étudiées ; mais, plus largement, le mode d'interprétation adopté permet de gagner une sorte de plénitude de sens jamais atteinte auparavant à propos de ces œuvres. La validité de la méthode et la valeur de la clé de lecture que représente la question du féminin sont ainsi démontrées. – Jacqueline ASSAEL.

A. ANASTASSIOU & D. IRMER, *Testimonien zum Corpus Hippocraticum. Teil II : Galen. 1. Band : Hippokrateszitate in den Kommentaren und im Glossar. 2. Band : Hippokrateszitate in den übrigen Werken Galens einschließlich der alten Pseudo-Gallenica*, Göttingen, Vandenhoeck & Ruprecht, 1997/2001, 17.5 x 24.5, XL + 535 + LVI + 416 p., br. DEM 228, ISBN 3-525-25807-0 & 3-525-25808-9.

Les œuvres amples du médecin Galien qui subsistent jusqu'à nos jours – vingt-et-un tomes dans l'édition la plus récente préparée par C. G. Kuehn (Leipzig, 1821-1833) – restent en bonne partie une terre inconnue pour les chercheurs. Cette négligence résulte non seulement du fait qu'une partie considérable du corpus n'est pas encore disponible sous forme d'éditions scientifiques, mais aussi du manque d'un *index verborum* référencé. C'est surtout par les hippocratistes, qui font régulièrement usage des citations abondantes tirées par Galien des écrits hippocratiques comme témoins pour l'établissement du texte hippocratique authentique, et par les historiens de la médecine, qui s'intéressent à la réception des idées hippocratiques dans le système médical de Galien, que ce défaut d'outils philologiques a été particulièrement ressenti. Les deux tomes qui sont le sujet de ce compte rendu, les premiers à paraître d'une série assez large intitulée *Testimonien zum Corpus Hippocraticum*, visent à combler cette lacune, en présentant au lecteur le texte source de chaque référence galénique à la personne et aux pensées de la figure d'Hippocrate, aussi bien que chaque citation directe d'un texte hippocratique. Les deux tomes procèdent parallèlement dans leur présentation : chaque tome suit l'ordre alphabétique des abréviations des titres latins des traités hippocratiques données par le dictionnaire grec-anglais de H. G. Liddell et R. Scott (d'Acut. jusqu'à Virg.), et dans chaque traité il suit l'ordre du texte comme il paraît dans l'édition d'É. Littré (1839-1861). Cet ordre explicite et clair, qui est souligné par des références, imprimées dans les marges extérieures, aux coordonnées dans l'édition de base (p. ex. 5, 94, 14-15, qui signifie le cinquième tome, page 94, lignes 14 à 15) ; l'introduction de chaque traité hippocratique par une histoire littéraire qui comprend une discussion du titre ou des titres sous lequel Galien le cite, du rôle que Galien a joué comme commentateur, et de l'opinion de Galien sur

l'authenticité du traité ; une grande clarté typographique enfin, qui signale en plus au lecteur l'existence de correspondances verbales entre la citation et le texte hippocratique original par l'emploi de lettres étendues, tout cela rend l'usage de ces volumes commode et agréable. Mais pourquoi couper la présentation des citations en deux tomes selon leurs sources galéniques ? Le tome II, 1 comprend les citations issues d'une dizaine de commentaires de Galien (sur des traités hippocratiques spécifiques) et de son dictionnaire de mots hippocratiques, tandis que le tome II, 2 contient les citations provenant du reste de l'œuvre galénique, y compris les traités antiques pseudo-galéniques. Le lecteur doit ainsi chercher chaque texte Hippocratique particulier deux fois. — Les tomes II, 1 et II, 2 sont de structure identique : ils commencent par une introduction approfondie (p. XI-XXXIX et p. XIII-LVI) qui explique les buts poursuivis et les méthodes employées, décrivent la transmission des traités galéniques en question dans les manuscrits et éditions, et fournissent un bibliographie utile et pertinente. Ils se terminent par des index complets des sources galéniques d'où sont tirées les citations individuelles (p. 488-535 et p. 384-408). À la fin du tome II, 2, on trouve deux appendices – l'un est dédié aux cas où Galien fait référence à un texte hippocratique qu'on ne peut pas localiser, et l'autre aux discussions plus générales de Galien sur la Collection hippocratique (p. 360-375) –, un index des noms mentionnés dans les deux tomes (p. 377-383), et une liste d'*addenda et corrigenda* au tome II, 1 (p. 411-416). Cette importante contribution à la science manifeste dans sa conception et sa réalisation tout le soin et toute la précision qui caractérisent depuis l'origine les travaux émanant de l'École de Hambourg : elle sera chaleureusement accueillie de toutes parts. – Paul POTTER.

Aristotle, Nicomachean Ethics. Translated and edited by R. CRISP (Cambridge Texts in the History of Philosophy), Cambridge, University Press, 2000, 15.5 x 23.5, XLII + 213 p., br. £ 17.95, ISBN 0-521-63546-2, rel. £ 45, ISBN 0-521-63221-8.

Cette traduction de l'*Éthique à Nicomaque* s'adresse à ceux qui étudient et enseignent la philosophie ancienne dans le monde anglo-saxon. Dès lors, elle ne peut pas présupposer la moindre connaissance des langues anciennes de la part de ses lecteurs. Aussi la traduction ne se veut-elle pas de prime abord un instrument qui facilite la compréhension de l'original, mais elle est censée constituer pour ses utilisateurs, du moins en principe, le seul accès au texte. Ce qui compte alors, c'est surtout la précision et la clarté de la traduction, en ce qui concerne les arguments et les positions philosophiques. Dans cette perspective, Roger Crisp nous a donné une traduction modèle : le style est très clair, l'interprétation des arguments est exacte, bien que l'on puisse évidemment toujours discuter sur des points de détail. Dans l'ensemble, le texte fiable et lisible de Crisp se prête très bien pour un usage en classe, ainsi que j'ai pu le constater moi-même en enseignant l'*Éthique à Nicomaque*. — Cette traduction n'est pas accompagnée d'un commentaire. Dans une introduction d'une trentaine de pages, le traducteur explique toutefois les caractéristiques essentielles de l'*Éthique* d'Aristote, en élucidant son importance pour les débats contemporains en éthique. Il aborde également quelques discussions philosophiques récentes auxquelles l'*Éthique à Nicomaque* a donné lieu – dans la tradition anglo-saxonne surtout. On peut regretter que cette introduction soit relativement brève et qu'elle reste assez générale. Parfois, la présentation est très succincte, voire elliptique, en particulier selon moi pour la section traitant de la discussion aristotélicienne du plaisir, plus précisément de la distinction entre des « procès » et des activités qui ne sont pas des procès. — Même pour l'enseignement en d'autres langues que l'anglais, cette traduction peut certainement rendre de bons services. – J. OPSOMER.

Plutarque. Œuvres morales. Tome IV. Conduites méritoires de femmes. Étiologies romaines. Étiologies grecques. Parallèles mineurs.

Texte établi et traduit par J. BOULOGNE, Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 13 x 20, XIV + 466 p., rel. EUR 65, ISBN 2-251-00499-8.

La publication du corpus plutarchéen dans la collection Budé, qui poursuit sa progression à un rythme très honorable, vient de s'enrichir du volume IV, qui compte les traités 17, 18 et 19 des *Moralia*, sous l'excellente plume de Jacques Boulogne (cité B.). Pour bon nombre de spécialistes et pour tous les étudiants, l'accès facilité à ces écrits, notamment aux étiquettes grecques et romaines, est un événement (une traduction française commentée avait paru dans le *Livre de poche* en 1999). On ne dira jamais assez combien les historiens et les historiens de la religion et des mentalités se plaisent à piller ces florilèges, qui se révèlent élégamment élaborés et savamment dosés, ce qui les rend en fait plus difficiles d'utilisation qu'on ne le croit généralement. Rares sont d'ailleurs les historiens qui prennent la peine de lire chaque traité dans son ensemble afin d'en cerner le propos, les limites et les dangers d'interprétation. — À côté de l'édition Teubner, l'introduction de référence demeurait celle de F.C. Babbitt (Loeb, 1931 & 1936). En ce qui concerne l'établissement du texte, l'A. admet ses dettes envers les éditeurs de la collection Teubner, Nachstadt et Titchener. La tradition manuscrite est à peine commentée, comme de raison : B. renvoie à l'étude circonstanciée de J. Irigoien dans le t. 1 de la collection (1987). La traduction est souple et rend bien le style original. Index nominum par œuvre. — Chaque traité est abordé dans une notice à part, concise et précise, où l'on aborde les sujets traités, le style et les problèmes de la *Quellenforschung*. En cette matière, B. est à juste titre extrêmement prudent, et dénonce les abus qui font de Plutarque un compilateur imbécile. Ainsi, pour les *Conduites méritoires des femmes*, la parenté bien connue avec les *Stratagemata* de Polyen est expliquée non par l'usage automatique d'une source commune – une compilation anonyme – mais par l'inspiration plutarchéenne de Polyen, qui ajoute par-ci par-là quelques détails de son cru et qu'il a pu puiser au hasard d'autres lectures. Les « questions » romaines et grecques sont bien mises en perspective : l'œuvre consacrée au versant romain appartient à la littérature étiologique, servant un but ethnographique en un sens et politique de l'autre. La méthode de Plutarque, foncièrement dialectique, y est pleine du sens du relatif et de la pluri-causalité des faits. Les étiologies grecques, moins uniformes, seraient peut-être un travail inachevé ou non destiné à la publication, de date inconnue au demeurant. La *Collection d'histoires parallèles* (souvent appelée *Parallèles mineurs* en comparaison avec les *Vies parallèles*) en particulier fait l'objet d'une bonne mise au point qui, si elle n'est pas entièrement neuve, met néanmoins à la disposition des lecteurs francophones une présentation alerte du dossier. Cet opuscule un peu disparate, de style moins soutenu sans être toutefois dépourvu de charme, a souvent été vu comme un faux ou comme la parodie d'un écrit paradoxographique. La date en est inconnue. J'aime l'idée bien étayée qu'il s'agisse d'un traité sorti de l'atelier du maître (les liens avec la matière des *Vies parallèles* sont nets) et non de la plume de Plutarque en personne, traité dont nous ne posséderions qu'une brouillon final et non la version au propre. — Les notes complémentaires sont bienvenues et abondantes (p. 277-443), pour l'essentiel rassemblées en fin de volume. La richesse thématique des traités ici édités justifie amplement cet appendice, qui rend plus aisée la compréhension et donne des pistes pour le chercheur en quête de bibliographie. Je dois cependant ici faire une importante réserve : en dépit de la culture très étendue de B., bien des notes laissent sur une impression mitigée, car la bibliographie (dont le caractère sélectif s'impose) n'y est pas toujours à jour. Quelques exemples : la légende des Phocidiennes (*Conduites méritoires de femmes*, 2, p. 244ad) a été analysée en profondeur par Pierre Ellinger (entre autres *La légende nationale phocidienne*, Paris, 1993 [BCH, suppl. 27]), dont on ne trouve nulle trace dans les deux pages de commentaire réservées à ce paragraphe. L'histoire de Polycrite (17, p. 254bf) a été élucidée par W. Burkert (*Structure and History in Greek Mythology and Ritual*, Berkeley - Los Angeles - Londres, 1979, p. 59-77, part. 72-77), et les Thargélies auxquelles elle renvoie ont reçu maints traitements plus récents que celui de Nilsson dans les *Griechische Feste* (1906) : voir par exemple J. N. Bremmer dans *HSPH* (1993), p. 299-320. Les notes à

la « question » grecque 39 (p. 300ad), à propos de l'*abaton* du Lycée, ne renvoie nulle part aux travaux de M. Jost (*Sanctuaires et cultes d'Arcadie*, Paris, 1985). Pour les Agrionies, à la « question » grecque 38, voir par ex. W. Burkert, *Homo Necans*, Berkeley - Los Angeles - Londres, 1983, p. 168-179, etc. — De-ci, de-là, et sans nulle intention systématique, j'ai remarqué quelques imprécisions de forme qui trahissent peut-être un empressement malheureux (par ex. sur la seule p. xii : le t. 4 de Babbitt date de 1936, non de 1932 [ni 1942 : p. 231, n. 54 ; ni 1962 : p. 232, n. 55] ; le titre cité : *Plutarch's Moralia*, doit se lire : *Plutarch. Moralia ; oratoribus* pour *oratoribus* dans le titre de Benseler). Mais ceci ne doit pas faire oublier la bonne qualité de l'ouvrage recensé. — P. BONNECHÈRE.

Plautus. Truculentus. Herausgegeben, übersetzt und kommentiert von W. HOFMANN (Texte zur Forschung, 78), Darmstadt, Wissenschaftliche Buchgesellschaft, 2001, 14 x 21, 237 p., rel. DEM 89, ISBN 3-534-13800-7.

Ce n'est pas une « édition » nouvelle du *Truculentus* : le texte est repris (avec une petite centaine d'écarts très peu significatifs : liste aux p. 222-224) à l'éd. P. J. Enk (1953). Comme l'auteur le signale (... un peu tard : voir *Zu dieser Ausgabe*, p. 30-32), ses intentions sont didactiques : il veut initier le lecteur germanophone au théâtre de Plaute. En ce sens, nous dirions l'*Einleitung* (p. 7-29) adéquate (malgré quelque désordre). Le caractère provocateur de la pièce y est bien souligné, ainsi que le contexte historique. L'éponyme d'abord : l'esclave Truculentus – une brute passée de la campagne à la ville – est devenu le « gorille » de dames fort accueillantes : c'est en leur séjour que l'action tient ses états. Au moment de la représentation (début de 186 av. J.-C.), Rome digérait ses conquêtes (Afrique, Macédoine, Asie), et l'afflux des produits du pillage faisait basculer les vieilles valeurs (*mores pristini*) : Plaute a, dans l'esprit des lois somptuaires, brossé une satire sociale, mais, par une prudente discrétion, il n'y a intégré que des gens de basse condition. Quant au genre, la pièce, pour M. Hofmann, témoigne de la transition de la farce rustique et de la pantomime vers l'atellane « littéraire » : la transformation suit d'ailleurs l'évolution sociale des habitants du centre de l'Italie, dont Truculentus est un échantillon représentatif (voir les p. 16 et s.). — M. Hofmann s'est sagement gardé de modeler sa traduction sur les rythmes prêtés à l'original ou sur le patron (nombre de syllabes) des vers plautiniens. Pour nous, la souplesse donnée ainsi au texte allemand n'est même pas gâchée par la seule fantaisie que l'auteur se soit permise : l'assonancement des *Cantica* et de quelques monologues. — Les 968 vers de l'original sont dotés d'*Erklärungen* (p. 129-217) : les premières portent sur les noms des personnages et l'argument ; suit un commentaire vers par vers (petites notes de critique textuelle, de grammaire historique, de lexicographie ; explication des jeux de mots, des tropes). — *In fine* : une bonne sélection bibliographique ; un *Register* où sont condensés [en vrac] les lemmes (latins et allemands) traités dans les *Erklärungen ; Textstellen* (index des *loci auctorum*). — P. HAMBLENE.

P. CLAES, *Concatenatio Catulliana. A New Reading of the Carmina* (Amsterdam Studies in Classical Philology, 9), Amsterdam, Gieben, 2002, 16.5 x 24.5, 165 p., rel. EUR 50, ISBN 90-5063-288-2.

L'on connaît les vives controverses suscitées par l'œuvre de Catulle, dont l'édition fait se succéder des textes à ce point hétérogènes que d'aucuns, la jugeant pour ainsi dire chaotique, refusent non seulement d'y voir une réelle unité, mais aussi d'en attribuer l'agencement au poète lui-même, pour plutôt en créditer quelque éditeur posthume, quand d'autres affirment qu'au-delà d'apparences déroutantes, les poèmes du Véronais furent ainsi délibérément travaillés et disposés par leur auteur-éditeur et qu'il incombe au lecteur d'être assez fin pour en retrouver la subtile cohérence. Cete

dernière position se voit ici brillamment défendue. Après avoir établi que le texte actuel, divisé en trois sections, est plus que probablement fidèle à l'édition qu'en fit personnellement Catulle et que la diversité même des mètres, des tons, des genres et des thèmes ou encore de la longueur des poèmes, loin d'être le signe d'une création mal ordonnée, procède en fait d'une option manifeste pour une variété destinée à surprendre autant qu'à charmer, une technique typique de la poésie hellénistique dont Catulle fut à Rome l'un des plus beaux héritiers, l'A. démontre comment chaque pièce du volume catullien s'avère imbriquée dans l'ensemble par corrélation avec ses voisines plus ou moins proches, ainsi qu'une maille en sa chaîne, et que cette structuration, jouant d'ailleurs en contrepois à la variation dont il fut précédemment question, assure la cohésion interne de l'œuvre sur le mode d'un *carmen perpetuum*. Tantôt thématique, tantôt lexical, cet enchaînement (*concatenatio*) conjugue similitudes et contrastes, selon diverses formules dont l'A. définit les variantes avant que d'en établir un inventaire dont l'importance exclut l'hypothèse que le hasard en puisse être la cause : ces jeux de termes et de thèmes, dont les plus masqués semblent réservés au seul initié, portent la griffe d'un artiste soucieux de celer son art afin qu'on le décèle. — Au reste, en relisant tous les poèmes à la lumière de ce principe de concaténation, l'A. montre bien que celui-ci ne se réduit nullement à un mécanisme de liaison dont le mérite essentiel relèverait de la sophistication littéraire, mais qu'il permet de mieux comprendre et interpréter chaque texte dans le contexte élargi de ceux qui lui sont associés (une investigation qui résout d'obscurités allusives ou lève les anonymats), ainsi que de cerner certaines techniques de composition, telle la disposition symétrique de plusieurs morceaux autour d'un autre qui en constitue le centre : la reconnaissance et l'analyse de leurs enchaînements livrent les clés d'une nouvelle lecture des *Carmina*. L'on notera enfin qu'une telle relecture peut également se révéler fructueuse pour la résolution de problèmes textuels. L'A. travaille par ce biais plus d'une soixantaine de passages controversés et dégage des propositions qu'une réédition du corpus devrait utilement prendre en considération. — Notre conclusion portera sur l'épilogue de ce travail remarquable. L'A. s'y réjouit d'avoir pu contribuer à mettre en relief l'extraordinaire talent du *doctus poeta* que fut Catulle. Ce à quoi nous souscrivons sans hésiter, car ce qui grandit cet auteur rejaillit sur la littérature latine dont les secrètes richesses sont longtemps restées méconnues. Mais que cela ne nous empêche pas non plus d'en encore lire ce merveilleux poète comme s'il était « romantique, naïf et spontané » : ce plaisir est trop vif pour que nous y renoncions...

L. MARCHAL.

B. G. CAMPBELL, *Performing and Processing The Aeneid* (Berkeley Insights in Linguistics and Semiotics, 48), Bern (Berlin - Bruxelles - Frankfurt - New York - Wien), Peter Lang, 2001, 16 x 23.5, XII + 180 p., rel. EUR 46,80, ISBN 0-8204-5266-1.

Ce livre nous met en garde contre la tendance à projeter sur l'Antiquité nos propres habitudes de lecture. L'invention de l'imprimerie a inauguré l'ère de la *typographic literacy*, tandis que les Anciens connaissaient une *chirographic literacy*, caractérisée par un fort « résidu d'oralité ». L'écrit pendant cette période était essentiellement destiné à être entendu, ce qui fait que, bien qu'il existât fort peu de lecteurs au sens moderne du terme (là, l'A. s'appuie sur une interprétation tout de même forcée d'un texte de Pline le Jeune : p. 21-23), le public d'une œuvre comme l'*Énéide* était extrêmement large, allant du haut en bas de l'échelle sociale : on déclamaient sans doute Virgile dans les auditoriums de bains publics et même dans les tavernes (p. 39). Fort de cet optimisme, l'A. se fixe pour tâche de repérer les traits d'oralité présents dans l'*Énéide*. D'où ces 5 chapitres : *the sound* ; *the syntax* ; *dictic anchoring* ; *semantic and structural foregrounding* ; *the narrative*. La recherche est intéressante, mais pose une question de méthode, car comment tracer la frontière entre ce qui tiendrait à la persistance de l'oralité dans l'écriture du poème et ce qui résulte simplement de l'effet de genre, en l'occurrence l'imitation homérique (p. 36) ? Et surtout, n'est-il pas

excessif de considérer comme signe d'oralité tout élément qui tend à faciliter la compréhension du discours ? L'A. va jusqu'à adjuger à sa cause la tripartition de chacun des chants de l'*Énéide* (sauf le huitième) comme de l'*Énéide* elle-même. Reste que l'on peut lire de bonnes pages sur l'éliision, clairement distinguée de la contraction (p. 52-56), voire sur la connotation négative de *is - ea - id* dans le poème, encore que sa valeur d'oralité puisse laisser sceptique. Pour ne prendre qu'un ex., *Aen.*, IV, 479 (p. 116), la polyptote *eum uel eo* sert-elle bien une intention d'oralité, ou plutôt ne couvre-t-elle pas une stratégie d'ambiguïté entre Énée et Sychée (cf. le site <http://virgilmurder.org>, *ad loc.*) ? Mais précisément ces faits d'ambiguïté, si nombreux chez Virgile, et même systématiques, sont délibérément ignorés par l'A., non pas qu'ils contredisent sa thèse, comme il semble le croire (ainsi, p. 107), mais ils la rééquilibrent assurément. Oui, l'*Énéide* appelle de toutes ses forces la performance orale, mais celle-ci doit se nourrir de très patientes lectures et relectures. On serait tenté de le dire ainsi : l'*Énéide* déclamée, c'est l'*Énéide* officielle ; l'*Énéide* lue et méditée, c'est sa déconstruction par son auteur même. – J.-Y. MALEUVRE.

G. ACHARD & Marie LEDENTU (éd.), *Orateur, auditeurs, lecteurs : à propos de l'éloquence romaine à la fin de la République et au début du Principat*. Actes de la Table Ronde du 31 janvier 2000 (Collection du Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain. Nouvelle série, n° 21), Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain de l'Université de Lyon III (Diffusion De Boccard), 2000, 20.5 x 29.5, 117 p., br. FRF 130, ISBN 2-904974-20-2.

Cet ouvrage comprend six exposés. Celui de Jacqueline Dangel révèle que la parole de l'orateur pré-rhétorique est celle d'un conseiller du Bien Absolu, pour tous, et qu'une rupture s'amorce avec Pacuvius, par la séparation du magistère moral de celui de l'art oratoire : l'enseignement de la rhétorique a introduit un divorce entre l'éloquence et la sagesse. P.-M. Martin fait ensuite remarquer que la mort répétée des chefs *populares* témoigne d'un échec flagrant de la rhétorique, impuissante à faire changer son public. César saura en tirer la leçon, car c'est au peuple en armes ou au sénat qu'il adresse la parole. Mme Léovant souligne, pour sa part, les fonctions essentielles de l'apostrophe aux Quirites au sein des discours cicéroniens. Elle joue un rôle important pour la *captatio benevolentiae*. Par ce biais, l'orateur veut convaincre le peuple de sa puissance et mieux l'entraîner aux côtés du sénat pour qu'il fasse avec lui front commun contre ceux qui mettent la république en péril. Mme Ledentu poursuit en soulignant les distorsions qui séparent le discours, tel qu'il fut prononcé, de sa version écrite. G. Achard insiste sur les contraintes qui naissent de ce que nombre de discours de Cicéron sont réécrits pour des jeunes gens et non pour la seule classe politique. Enfin, Mme Videau montre comment chez Sénèque se manifeste la prééminence du travail de l'*elocutio* et de l'*ornatus* dans ce qu'il a de fictionnel.

J. FILÉE.

H.-F. MUELLER, *Roman Religion in Valerius Maximus* (Routledge Classical Monographs), London - New York, Routledge, 2002, 16 x 24, XV + 266 p., rel. £ 50, ISBN 0-415-27108-8.

Valère Maxime, dont l'ouvrage, *Facta et dicta memorabilia*, publié vers 30, est dédié à Tibère, a rassemblé environ un millier d'anecdotes empruntées à l'histoire grecque et romaine et réparties en neuf livres, selon une organisation thématique. S'il est souvent utilisé par les historiens modernes comme source d'informations, Valère Maxime n'est guère apprécié comme littérateur. C'est pourtant un auteur capital, car il se trouve à l'intersection entre littérature et politique. Valère Maxime est en effet un enfant de la nouvelle société instaurée par le régime augustéen. Ses vues sur la reli-

gion et la morale sont particulièrement intéressantes, car elles s'intègrent dans le contexte de la Rome de Tibère, qui suit les traces d'Auguste dans son effort de renouveau religieux et de réforme morale. En effet, « l'action d'Auguste marque un tournant décisif, à un moment crucial, dans l'histoire de la religion romaine » (J. Bayet). L'ouvrage que voici commence par une étude du rôle que jouent, dans les récits de Valère Maxime, trois divinités traditionnelles de l'État romain, Junon, Vesta et Jupiter, en examinant chaque anecdote dans laquelle ces dieux sont impliqués. Pour cerner les particularités de la présentation de Valère Maxime et ses choix narratifs, sa version est comparée, quand c'est possible, à celles d'autres auteurs, d'Hérodote à saint Augustin – en particulier Cicéron et Tite-Live. Une comparaison avec l'exposé que font des auteurs chrétiens hostiles au paganisme, comme Tertullien ou Lactance, permet aussi de mettre en relief les buts rhétoriques poursuivis par Valère Maxime, bien différents de ceux de ses successeurs. La présence de Junon, de Vesta ou de Jupiter plaide-t-elle en faveur d'un comportement bien précis ? Quelles valeurs les dieux de Valère Maxime représentent-ils et quels liens les relie à la politique de la Rome de Tibère ? Sont-ils les promoteurs de valeurs morales qui correspondent à des lois contemporaines ? Les dieux de Valère Maxime sont des dieux *vivants*, dont la conduite correspond aux valeurs défendues par la législation morale d'Auguste. Les trois premiers chapitres sont suivis par une étude de la façon dont la religion en général – non seulement les dieux, mais aussi le rituel et le vocabulaire religieux, rencontre la promotion de la vertu, la *sanctitas morum*. L'analyse de la langue et de la pensée religieuses montre que, dans l'ouvrage de Valère Maxime, la religion joue un rôle dans de nombreux domaines : l'amitié, les décisions, les testaments, les procès, la pratique de la tempérance, la générosité, la mort, le repentir de mauvaises actions... En réalité, les valeurs religieuses sont si intimement liées à la pensée de Valère Maxime que seul un commentaire détaillé pourrait rendre justice à l'œuvre entière. L'ouvrage de Valère Maxime présente une théologie de la vertu, articulée autour de l'empereur considéré comme un dieu vivant. Religion et morale y acquièrent une dimension politique. Tibère et les *diui Caesares* sont au centre de la religion de l'anecdotier, Tibère lui-même est comme un dieu sur terre, promoteur de la vertu et pourfendeur du vice. La religion romaine constitue le soubassement moral des vertus illustrées dans l'ouvrage de Valère Maxime. Elle est la véritable fondation de la société romaine. C'est d'elle qu'émanent les liens éthiques et moraux qui unissent la société. L'étude fait découvrir la foi passionnée de Valère Maxime en des dieux vivants et puissants qui interviennent dans le monde et en une religion qui prête son concours à la promotion de la morale. Bibliographie. *Index locorum*. Index général.

Br. ROCHETTE.

Apuleius Madaurensis. Metamorphoses. Livre II. Texte, Introduction et Commentaire de D. van MAL-MAEDER, Groningen, Egbert Forsten, 2001, 17 x 25.5, XI + 488 p., rel., ISBN 90-6980-130-2.

Au dire de son auteur, « ce volume de *Groningen Commentaries on Apuleius* se distingue des autres volumes de la série par le fait qu'il est écrit en français » (p. IX). Le lecteur, lui, remarque avant tout l'importance quantitative d'un ouvrage dont les quelque cinq cents pages sont destinées à éclairer un livre qui en occupe moins de quinze. Cette caractéristique résulte d'un but plus ambitieux qu'il ne semble d'abord. L'étude vise, en effet, à l'exhaustivité, à en juger par sa structure même, juxtaposant diverses rubriques de longueur très inégale, dont le regroupement dégage trois grandes parties : une introduction, une nouvelle édition, un commentaire, complété par plusieurs annexes (appendices, bibliographie et trois index). La première se présente comme une série d'une dizaine de paragraphes récapitulants à la fois les aspects de l'œuvre jugés essentiels, c'est à dire techniques et narratifs, et les principes sur lesquels s'appuie la suite de l'étude. La suite, c'est, en premier lieu, l'établissement d'un nouveau texte, principalement basé sur celui de R. Helm (Bibliotheca Teubneriana, troisième édition de 1931, réimpression de 1992), mais qui en diffère, néanmoins, sur

quarante points précis (récapitulés, en l'absence d'apparat critique, p. 35-36). C'est, en second lieu, un long commentaire linéaire, prenant successivement en compte les trente-deux chapitres d'Apulée, dont chaque phrase est isolée, traduite puis examinée mot à mot. L'unité de l'ensemble tient non seulement à la démarche suivie, constante et immuable, mais aussi à la perspective adoptée, essentiellement littéraire et volontairement unitaire. Littéraire, dans la mesure où les autres aspects de l'œuvre sont soit passés sous silence soit réduits au rang de précisions annexes. Unitaire, car elle se fonde sur le postulat de l'intertextualité, qui conduit, d'une part, à n'isoler du reste aucun des épisodes, y compris ceux qui peuvent sembler artificiellement insérés dans la trame romanesque, mais qui contribuent, tel celui de Télyphron, à l'éclairer, de l'autre, à ne séparer des autres aucune des parties du roman, entre lesquelles les rapports sont étroits et de tous ordres. — Souligner ces relations, dans le fond comme dans la forme, était loin d'être inutile, quand les différents livres des *Métamorphoses*, particulièrement le dernier, sont trop souvent envisagés pour eux-mêmes. L'insistance sur la dimension littéraire ne l'était pas davantage, dans la mesure où elle rappelle opportunément que l'intention première d'Apulée, affirmée dès le prologue, est bien d'écrire un récit destiné au divertissement. Dans une bibliographie extrêmement abondante, le présent ouvrage garde ainsi une spécificité certaine. Car l'A. va à l'encontre d'idées reçues ou de visions traditionnelles, documentaire, philosophique ou religieuse, et assez loin pour proposer une lecture de l'œuvre à travers les catégories de la critique littéraire moderne — et le faire avec le sérieux qu'impose la méthode adoptée. Sérieux et nouveauté, au moins partielle, caractérisent, de fait, les différentes sections de l'ouvrage : l'introduction, dans laquelle on notera, entre autres, la mise en évidence d'un modèle poétique (réaffirmée, à propos du personnage de Photis, dans le premier appendice), l'édition du texte, où l'on appréciera un retour fréquent et salutaire aux leçons données par les manuscrits, et la recherche de la littéralité dans la traduction, le commentaire, enfin, que distinguent partout, dans l'analyse menée ou les rapprochements proposés, une minutie remarquable et une érudition que suffisent à prouver des références multiples et diverses, et dont témoigneraient aussi des exemples trop nombreux pour pouvoir être relevés ici. — Toute médaille a cependant son revers. Le souci de ne rien omettre conduit à la simple accumulation sans, le plus souvent, que soit porté un jugement ou fait un choix entre les hypothèses rassemblées. Celui de la nouveauté n'est pas toujours dépourvu d'arbitraire : et il est permis d'hésiter à suivre l'A. dans l'interprétation d'un récit antique à travers des catégories explicitement empruntées à Gérard Genette (p. 4 et s., 8 et s., 27, etc.), sans doute simplifiées, mais qui demeurent néanmoins plutôt obscures. Elles semblent peut-être inadéquates, en tout cas peu pertinentes puisque la question récurrente des rapports entre Apulée et son héros Lucius ne reçoit pas de réponse, les deux, généralement distingués, pouvant aussi être rapprochés (p. 22) ou confondus (p. 91). Elles paraissent même difficilement compatibles avec la thèse centrale de l'unité profonde des *Métamorphoses*, dont on voit mal comment elle corrobore la distinction entre un lecteur premier, suivant le récit dans son déroulement, et un lecteur second, qui en connaîtrait la suite. Plus précisément encore, le texte est parfois établi grâce à des corrections dont la nécessité n'est pas évidente (ainsi dans IV, 10 ; VII, 4 ; XVI, 7 ; XXX, 1), traduit non sans approximation formelle (p. 83, 183, 198) et commenté en usant de références peu utiles (p. 53, une référence à Virgile ne s'impose guère pour justifier l'utilisation d'une locution aussi banale que *ut primum*, pas plus que la citation d'un poème de Théophile Gautier p. 262 et 265), d'hypothèses discutables (p. 15, 422 : une division initiale des *Métamorphoses* en douze livres) ou d'explications surprenantes (p. 54 : l'absence de verbe de mouvement soulignerait l'impatiente curiosité de Lucius). — Ces remarques, toutefois, ne sont pas de nature à remettre en cause l'indéniable valeur d'un ouvrage dont on peut vraisemblablement prévoir qu'il restera un instrument de travail difficile à remplacer. Pas plus que certaines abréviations inusitées ou une présentation des phrases latines que le recours à des indications marginales claires faites au texte présenté quelques pages plus haut plutôt qu'à celui de R. Helm aurait permis de mieux appréhender et l'usage d'italiques de mieux séparer, à la lecture, de la traduction. Et on saura effectivement gré à

D. Van Mal-Maeder, à qui on pardonnera volontiers quelques familiarités stylistiques ou obscurités involontaires, voire quelques maladroites, aboutissant parfois à de légères incorrections, de n'avoir pas cédé à la tentation d'écrire en anglais.

Nicole MÉTHY.

Symmaque. Lettres. Tome IV. Livres IX-X. Texte établi, traduit et commenté par J.-P. CALLU (Collection des Universités de France), Paris, « Les Belles Lettres », 2002, 12.5 x 19.5, XX + 151 p., br. EUR 30, ISBN 2-251-01430-6.

En 1972, J.-P. Callu a fait en quelque sorte œuvre de pionnier en commençant la longue entreprise d'établir, de traduire et de commenter les dix livres de la *Correspondance* de Symmaque aux éditions « Les Belles lettres ». Il reprenait ainsi l'édition de O. Seeck (*Q. Aurelii Symmachi quae supersunt* [MGH, AA, VI, 1], Berlin, 1883), en la complétant avec la contribution des florilèges. La publication de ce premier volume (livres I-II) fut suivie l'année suivante par la publication des *Relationes* par R. H. Barow et depuis les années 1980, l'équipe italienne des chercheurs pour Symmaque, le vieux sénateur et orateur qui « huit ans avant qu'elle ne fut ruinée par Alaric, croyait encore que Rome et sa civilisation étaient éternelles », (J.-P. Callu, « Introduction », Symmaque, *Lettres*, I, Paris, « Les Belles Lettres », 2002, p. 7). Dans la société tourmentée du IV^e s., Symmaque fut, en effet, parmi les derniers défenseurs du paganisme en contact direct avec les sphères du pouvoir et ayant vécu la grande rupture entre l'Orient et l'Occident (395). — L'éditeur antique a opté pour une chronologie flexible et étalée sur l'ensemble de la *Correspondance*. C'est ainsi que le livre IX nous met constamment en contact avec des événements de toute la carrière de Symmaque ; trente-cinq lettres d'avant la catastrophe de 395, soixante-huit lettres après cette date et cinquante et une lettres non datées. Son caractère atypique est souligné par les 68,8 % des lettres acéphales. Ces lettres ne sont pas uniquement des *commendaticiae*, lettres de recommandation ou de brevets, mais elles sont jumelées avec des notes sur des thèmes politiques ou personnels qui sont chers à Symmaque : sur les jeux de la préture, la sauvegarde des familles et des communautés, les modes de convivialité (p. XI). Ce caractère désordonné peut avoir un rapport avec la publication posthume de ce livre. Symmaque lui-même aurait soigné la publication des sept premiers livres en laissant à son fils, Q. Fabius Memmius Symmachus, le soin d'éditer les trois derniers. — Du livre X, conçu à l'exemple du livre X de la *Correspondance* de Pline le jeune, ont subsisté deux lettres *Familiares ad Imperatores* : l'une adressée à Gratien et l'autre à Théodose l'Ancien, père de l'Empereur. Ce livre aurait contenu, selon les indications des manuscrits, également des *negotia* (explications de vote du Sénat) et des opuscules. — Les notes (p. 95-141), qui accompagnent le texte des lettres de ces deux livres, sont particulièrement précieuses par l'ampleur et la diversité des informations apportées. — Ella HERMON.

HISTOIRE

Zainab BAHRANI, *Women of Babylon (Gender and Representation in Mesopotamia)*, London - New York, Routledge, 2001, 16.5 x 24.5, XII + 212 p., rel. £ 45, ISBN 0-415-21830-6.

Les *gender studies* sont très en vogue ces dernières années, particulièrement dans le monde anglo-saxon. Le volume de Z. Bahrani sacrifie en quelque sorte à cette mode, mais constitue néanmoins une étude extrêmement stimulante sur la vision du féminin par le masculin au sein des civilisations mésopotamiennes. Vision antique, prolongée par la vision moderne, celle des arts plastiques, de la littérature et de l'histoire qui charge l'Orient de toute une série d'images d'Épinal, de clichés au sein desquels la femme joue un rôle important. Ishtar languissante et dangereuse, hiérodoule recluse au sein du sanctuaire ou femme lascive dans un harem, la femme orientale participe toujours de cet « obscur objet du désir », la féminité qui est certes une donnée biologique, mais qui est surtout une construction culturelle, historique, objet d'enquête à ce titre. Z. Bahrani a choisi le monde assyro-babylonien comme champ d'investigation, un choix guidé par ses remarquables compétences en la matière, mais aussi un choix courageux dans la mesure où l'orientalisme est un des secteurs les plus traditionnels, les moins perméables aux avancées épistémologiques de notre époque. Travail de *déconstruction* sur les *représentations* de la femme, opéré à la lumière de concepts issus de Foucault et de Lacan. — Le volume est divisé en huit chapitres thématiques : l'objectif n'est nullement de proposer une « histoire des femmes » au Proche-Orient, mais de tenter de comprendre avec quels instruments d'expression – mots et images – les anciens habitants de la Mésopotamie ont traduit la différence sexuelle qui constitue un des axes majeurs de la vie en société. Les chapitres consacrés à la représentation de la nudité féminine – omniprésente au Proche-Orient, quand la nudité masculine, elle, est rare et toujours fonctionnelle à un contexte (rite, nage, mort) – sont parmi les plus stimulants. La femme nue – la déesse sans doute – s'offre frontalement au regard de l'homme, comme un objet de désir, en dehors de tout contexte, dans un isolement grandiloquent qui entend souligner la toute-puissance de la féminité. Ces images (sur divers supports : plaquettes de terre cuite, statuettes de bronze, bijoux en métaux précieux, etc.), issus de contextes domestiques, funéraires ou votifs), sont aussi des objets d'identification : en portant l'image de la déesse étalant ses attraits, la femme espérait capter quelque chose de cette extraordinaire pouvoir d'attraction sexuelle. Z. Bahrani montre bien comment s'élabore cette sorte de « fétichisme », au sein d'une culture qui exalte la sexualité, le plaisir, l'amour physique, tout autant que la fécondité et la maternité. — La lecture de ce volume risque de susciter bien des réflexions parmi les spécialistes du monde grec et romain, où la nudité féminine change de statut. On ne suivra pas nécessairement Z. Bahrani dans les pages qu'elle consacre à l'Aphrodite nue de Praxitèle, mais elle a le grand mérite d'indiquer une piste qu'il s'agit d'approfondir. Diverses monographies ont déjà été consacrées à ce sujet sur le versant grec, et V. Pirenne-Delforge et moi-même sommes occupées à comprendre la dynamique des contacts et des influences possibles entre Orient et Grèce sur ce dossier de la déesse nue. Le livre dont il est ici question y est largement utilisé comme point de départ de notre propre réflexion. Hommage lui soit donc rendu. – Corinne BONNET.

A. MARCONE, *Democrazie antiche. Istituzioni e pensiero politico* (Studi superiori, 402. Lettere classiche), Roma, Carocci, 2002, 15 x 22, 163 p., br. EUR 16,60, ISBN 88-430-2175-3.

Le fait que la démocratie est un héritage du monde grec est une idée reçue et pourtant, comme l'a encore récemment rappelé Luciano Canfora dans cette même revue (« Il vincolo degli archetipi », *LEC* 70, p. 2002), cet « archétype » ne correspond pas parfaitement à l'idée moderne de démocratie et ne peut être véritablement saisi que dans son contexte d'origine. Tel est l'objectif du volume d'Arnaldo Marcone qui propose à la fois les éléments principaux du cadre historique, tant en Grèce qu'à Rome, et un riche choix de textes illustrant très utilement son propos. Le tout se termine par un chapitre sur la fortune moderne de la démocratie. — Avec la clarté qui caractérise tous ses travaux, l'A. présente, dans la première partie, les institutions et la pensée politique du monde antique en matière de démocratie, donc de système re-

présentatif prévoyant la participation des citoyens à la vie publique, à divers niveaux. L'A. retrace l'évolution de la démocratie athénienne, puis décrit ses principaux organes (ἐκκλησία, βουλή, magistratures, justice) et établit un rapide parallèle avec la situation spartiate. Après quoi, il envisage les caractères spécifiques de la démocratie romaine et ses rouages. Il conclut la première partie par un examen du fonctionnement et des problèmes (notamment les critiques et oppositions) que souleva un tel régime, régulièrement mis en danger par les aspirations élitaires ou oligarchiques. Six pages de bibliographie sélective clôturent cette première section. La seconde partie propose une anthologie de sources sur la démocratie en Grèce et à Rome. Le choix des passages est dicté par le souci d'illustrer les différentes réalités (lieux, magistratures, événements, personnages) et catégories (ἰσονομία, εὐνομία, παρρησία, *imperium*, etc.) évoquées dans les pages précédentes. Chaque texte, présenté en traduction italienne, est introduit par une brève notice qui permet d'en valoriser la portée et d'en préciser le contexte. Enfin, la troisième partie examine la manière dont le modèle de la démocratie antique a marqué l'évolution de la pensée politique moderne. Machiavel, Rousseau, Voltaire, Adams, Constant et tant d'autres nourrissent leur approche des systèmes de gouvernement d'une constante réflexion sur les expériences antiques, grecques et romaines. A. Marcone montre bien comment « révolutionnaires », « conservateurs » et libéraux puisèrent dans le passé des exemples visant à infléchir les choix du présent. Par exemple en matière de participation à la vie politique ou en matière de droits individuels. Si nous sommes aujourd'hui parfaitement conscients de la distance qui nous sépare des expériences classiques de démocratie, il n'empêche que celles-ci, probablement en leur qualité de « prototypes » continuent à exercer une sorte de fascination. Une anthologie d'auteurs modernes complète cet ultime chapitre. — Un livre stimulant, d'une extrême clarté, très indiqué pour les étudiants.

Corinne BONNET.

Th. R. MARTIN, *Ancient Greece. From Prehistoric to Hellenistic Times*, New Haven - London, Yale University Press, 1996, 15 x 23.5, XIII + 252 p., rel. £ 25, br. £ 10.95.

Ce nouveau manuel d'histoire grecque présente la particularité d'être la version papier de l'aperçu historique de la base de données électronique consacrée au monde grec ancien, *Perseus*, publiée aussi par Yale University Press. Le livre, tout en apportant une mise à jour du texte de *Perseus*, l'élargit en débordant amplement de la période initialement traitée, qui était comprise entre le VIII^e et le IV^e siècle av. J.-C. La matière est présentée en dix chapitres, qui répondent plus ou moins à un découpage chronologique. Cela dit, la période archaïque est étudiée dans le chapitre au titre attendu, *The Archaic Age*, mais aussi dans celui intitulé *Oligarchy, Tyranny, and Democracy*. De même, le V^e siècle est traité au travers de trois chapitres. La subdivision chronologique de la matière n'entraîne cependant pas une description événementielle excessive. Certes une approche thématique permet de mieux appréhender la civilisation grecque, mais certaines périodes complexes de l'histoire grecque, en particulier le IV^e siècle, auraient pu faire l'objet d'une présentation plus développée. Cela est d'autant plus vrai que, dans le chapitre consacré à la préhistoire, l'A. s'étend longuement et sans aucune raison sur la préhistoire en général. De la même façon, à propos de la fin du monde mycénien, il s'attarde sur les Peuples de la Mer alors que ceux-ci n'ont joué aucun rôle direct dans la disparition des palais mycéniens. En revanche, une période aussi riche et variée que l'époque hellénistique ne reçoit guère plus d'attention que la préhistoire ! Il est vrai que l'ouvrage est destiné à des non-spécialistes, mais même le spécialiste pourra y trouver des réponses rapides et actualisées sur bien des points. Le lecteur est aidé par une série d'illustrations : un tableau chronologique par chapitre, quelques cartes et plans, et plusieurs photographies en noir et blanc. Le tout est complété par une bibliographie choisie, classée par chapitre, où malheureusement ne sont repris que les ouvrages de langue anglaise.

J. VANSCHOONWINKEL.

M. BERNAL, *Black Athena Writes Back. Martin Bernal Responds to his Critics*. Edited by D. CHIONI MOORE, Durham - London, Duke University Press, 2001, 15.5 x 23.5, XVI p. + cartes + 550 p., br. £ 18.5, ISBN 0-8223-2717-1, rel. £ 45.95, ISBN 0-8223-2706-6.

La *Black Athena* de Martin Bernal, publiée en 1987, a certainement constitué un des grands événements scientifiques du XX^e siècle. Il s'agissait en effet de remettre en question bien des idées reçues sur la genèse de la civilisation grecque, un processus dans lequel, selon Bernal, les influences « afro-asiatiques » auraient eu un rôle déterminant. Le premier volume (*The Fabrication of Ancient Greece, 1785-1985*) proposait une analyse historiographique très stimulante, qui visait à expliquer les raisons d'un silence, d'une manipulation de l'histoire, guidée par le souci de faire de la Grèce le berceau de l'Europe occidentale et nourrie par le nationalisme, par une sorte de racisme culturel et par des intérêts académico-économiques. Le second volume (*The Archaeological and Documentary Evidence*) proposait le dossier des indices/preuves en faveur des racines afro-asiatiques de la civilisation grecque. D'une manière générale, si le premier volume constitue une vigoureuse remise en question de certains présupposés idéologiques communs aux historiens classiques occidentaux, le second volume n'a pas vraiment convaincu en raison surtout de la nature des arguments utilisés (les étymologies en particulier). Mais *Black Athena* a ouvert une brèche et a profondément agité les eaux de l'historiographie classique : Bernal a été l'objet, aux États-Unis notamment, d'attaques féroces (à la hauteur des enjeux de sa contestation ?), tandis que son livre suscitait un débat vif et profond qui n'a pas encore été clos. Des centaines d'articles, des dizaines de « journées d'étude » ont été consacrées à *Black Athena*, qui a eu le grand mérite d'obliger les historiens à remettre en question leurs propres pratiques et la vision commune du rapport entre la culture grecque et la culture européenne. De ce point de vue, Bernal a assurément marqué un tournant dans nos études. Un volume intitulé *Black Athena Revisited* parut en 1996 qui se présentait comme une discussion collective des thèses de Bernal, sur un ton parfois fortement polémique, mais en touchant à la substance des arguments. Bernal a donc décidé de répondre par une publication en deux volumes, dont celui-ci, *Black Athena Writes Back*, n'est que le premier (en 550 pages !) ; le second devant s'intituler *Debating Black Athena*. Sans nier l'intérêt de ce débat scientifique, on a quand même l'impression que ces publications « ping-pong » finissent pas devenir lassantes au point que le lecteur ne trouve plus guère d'intérêt à lire la nième mise au point de Bernal sur tel sujet ou contre tel adversaire. Chacun, du reste, campe sur ses positions et le débat est en train de se tarir : ce qui devait être dit l'a été dans les années quatre-vingts et quatre-vingt-dix et, de ce pas, il faudra sans doute attendre la réponse à la réponse, et ainsi de suite, jusqu'à ce que mort s'ensuive. — Dans l'introduction, Bernal redéfinit son projet historiographique de « revisitation » des anciens modèles culturels hérités du XIX^e siècle et fait le point sur les diverses étapes du débat suscité par ses livres. Après quoi, le plan de l'ouvrage est dicté par les diverses contributions de *Black Athena Revisited*, auxquelles Bernal répond. Il aborde donc une série de questions relatives à sept sections : *Egyptology, Classics, Linguistics, Historiography, Science, Recent Broadening Scholarship, A Popularizing Effort*. À l'intérieur de chaque section, on trouve un ou plusieurs points qui sont généralement des *replies* à tel ou tel collègue (Baines, O'Connor, Tritle, Vermeule, Hall, Janasoff et Nussbaum, Norton, Palter et Bolk). Les thèmes abordés sont innombrables et je me contenterai donc d'en épinglez l'un ou l'autre. On pourra lire des pages intéressantes sur la différence d'approche entre Bernal et Said (*Orientalism*) et aussi sur une série de publications récentes qui reprendraient, selon le schéma de Bernal, le *Broad-Aryan model* qui accepte l'idée de certaines influences orientales, en particulier sémitiques, sur le monde grec. En l'occurrence, ce sont les travaux de Sarah Morris, Walter Burkert et Martin West qui illustreraient ce *revival* de la *Broadening Scholarship*. À Sarah Morris, Bernal reproche d'avoir tracé la genèse de l'art grec en regardant vers l'horizon est-méditerranéen et en négligeant totalement l'apport égyptien ; à l'*Orientalizing Revolution* de Burkert,

Bernal reconnaît un *revolutionary impact*, un effet *seismic* dans le domaine des études classiques, mais, de son point de vue, il n'y eut pas de « révolution » orientale en Grèce entre 750 et 650 av. J.-C. parce que *Greece was always Oriental*. Par ailleurs, comme S. Morris, Burkert ignore l'Égypte et propose donc une analyse déséquilibrée, en dépit de l'extrême qualité et intérêt de son travail. Enfin, M. West, dans *The East Face of Helicon*, fournit aussi une puissante contribution à la mise en évidence de l'apport oriental à la Grèce. Il y envisage notamment la délicate question de la transmission des modèles culturels, mais oublie, lui aussi, l'Égypte. Bernal relève une série de thèmes et de personnages qui auraient utilement pu figurer dans la synthèse de West. Ces critiques n'empêchent pas Bernal d'avoir sur l'apport de West une appréciation enthousiaste : les historiens du monde classique ne pourront désormais plus se réfugier dans leur splendeur, mais vain isolement. — Sur un point, je me plais à souligner mon adhésion convaincue à l'analyse de Bernal : la nécessité de désenclaver l'étude des deux rives de la Méditerranée dès l'Age du Bronze. De puissants intérêts académiques pénalisent encore et toujours ceux qui s'efforcent de travailler à cheval sur le monde classique et oriental. L'isolationnisme scientifique est encore une pénible réalité et Bernal a mille fois raison de la dénoncer. — Le volume, significativement dédié à Cyrus Gordon et Michael Astour, dispose d'un glossaire, d'une riche bibliographie et d'un index. — Corinne BONNET.

Ch. D. HAMILTON & P. KRENTZ (éd.), *Polis and polemos. Essays on Politics, War, and History in Ancient Greece in Honor of Donald Kagan*, Claremont (California), Regina Books, 1997, 15 x 22.5, XXIII + 368 p., rel. US \$ 39.50, br. US \$ 19.50.

Ces mélanges offerts à Donald Kagan pour son soixante-cinquième anniversaire portent particulièrement la marque de leur dédicataire, et ce à trois égards. D'abord, parce que les seize contributeurs sont tous de ses anciens étudiants, soit à la Cornell University, soit à Yale. Ensuite, parce que la plupart des articles sont précédés d'un « mot » qui lui est adressé. Enfin, et surtout, parce que d'un point de vue thématique, ont été retenus pour l'essentiel des sujets qui correspondent à son domaine de recherche principal, à savoir la guerre du Péloponnèse (dont il a laissé une histoire en quatre volumes parus de 1967 – *The Outbreak of the Peloponnesian War* – à 1987 – *The Fall of the Athenian Empire*). Cela est spécialement le cas de la première section de l'ouvrage qui regroupe dix contributions qui sont directement en rapport avec cette guerre et qui ont pour sujet soit l'histoire militaire (J. Hale, B. Strauss), soit l'histoire athénienne (P. Krentz, B. Manville, W. J. McCoy), soit l'histoire spartiate (J. E. Lendon), soit Thucydide (R. P. Legon, P. Rahe, C. D. Hamilton), soit l'historiographie moderne (E. A. Meyer). Des six contributions qui constituent la seconde section (intitulée *After the Peloponnesian War*), cinq concernent le IV^e s., à savoir deux sur Sparte (V. French, A. Bernstein), une sur Athènes (D. Rice), une sur Alexandre le Grand (K. W. Harl) et une sur Démétrios de Phalère (J. Williams) ; la dernière porte sur la vision de l'Athènes classique par l'empereur Julien l'Apostat (J. Bregman). La cohérence du volume se traduit aussi dans la présentation (chaque texte, comportant le plus souvent des sous-titres, est suivi d'une bibliographie) et par la présence d'un index général. On trouve aussi une biographie et une bibliographie de D. Kagan. — Olivier DEVILLERS.

W. Kendrick PRITCHETT, *Ancient Greek Battle Speeches and a Palfrey* (APXAIA EΛΛΑΣ. Monographs on Ancient Greek History and Archaeology, 9), Amsterdam, Gieben, 2002, 16 x 24, VII + 134 p., br. EUR 32, ISBN 90-5063-298-X.

Readers of this book should be aware that not everything in it is covered by the title. A large portion (p. 81-131) of the work deals with the topography of

Thermopylae. As I know nothing about this, I shall say nothing about it. Instead I propose to concentrate on the advertised topic. Pritchett seeks to establish that when our authorities represent Greek generals as making elaborate speeches to their men before battle, they are essentially talking the truth. Much of the exposition takes the form of a debate – in view of the pugnacious tone I nearly said battle – with M. H. Hansen. In the end I would say Pritchett's careful reading of the sources and his vigorous argumentation carry the day. — I would like to add, however, some observations which may be pertinent. Looking at the matter globally I believe that the ubiquity of such notices, be it in the Greek or Roman sphere, is, in itself, a guarantee that some truth lies behind them. If they were a mere literary device, like say a messenger speech, then somebody would have cried 'foul'. On a narrower view there is one text which I would regard as decisive : Suetonius, *Titus*, 6. Here Titus disposes of Aulus Caecina after he discovers the manuscript of a seditious oration the latter proposed to deliver to the troops. I would suggest that if a man hazards all on a great enterprise he is unlikely to waste time polishing periods which nobody hears or heeds. As Pritchett points out, the Greek commander rode along the line, hence the palfrey. But he notes (p. 23) Ammianus depicts the Romans as speaking from a tribunal. The practise, of course, is much older and quite common as may be seen from Plutarch, *Pompey* 41. But whether you talk from a horse or a tribunal there is always the danger the message may not get through. Pritchett p. 29 cites a case from Polybius where not much was heard and Caesar once found (Suetonius, *Divus Julius*, 33) that his audience had mistakenly assumed they would be given equestrian status. Obviously a lot hinges on how far the human voice can carry. Pritchett devotes (p. 52-64) some time to this but in the final analysis I would say it comes down to the individual speaker and the occasion. It is well known Lincoln was not heard by everybody at Gettysburg. It is less well known, perhaps, that, in the sixteenth century, Dutch Calvinist preachers could make themselves heard by large audiences, see J. ISRAEL, *The Dutch Republic*, Oxford, 1998 p. 147. — A. KEAVENEY.

J. MARTÍNEZ-PINNA, *La prehistoria mítica de Roma. Introducción a la etnógenesis latina*. (Gerión. Anejos, VI), Madrid, Universidad Complutense, 2002, 17 x 24, XVII + 190 p., br., ISBN 84-95215-39-X.

Après avoir travaillé à l'École archéologique espagnole de Rome et enseigné plusieurs années à la Complutense de Madrid, Jorge Martínez-Pinna est actuellement professeur à l'Université de Málaga. Auteur de plusieurs livres et de nombreux articles, il est certainement, en Espagne, celui qui a le plus exploré le domaine des origines et des premiers siècles de Rome. La présente publication prend en compte ce qu'il appelle la « préhistoire mythique » de Rome, à savoir la période qui précède l'arrivée d'Enée dans le Latium, cet événement ouvrant une nouvelle période que l'A. appelle la « préhistoire historique ». Cette « préhistoire mythique », qui a mis des siècles à se former, cahin-caha et sans plan d'ensemble, est une construction totalement artificielle, dont l'analyse concerne essentiellement l'historien des légendes : quelle est l'origine de ces récits, quand sont-ils apparus, sous quelles influences, quel est leur sens, pourquoi et comment ont-ils évolué ? — Quatre peuples légendaires sont successivement passés en revue : les Aborigènes (p. 17-78), les Sicules (p. 79-108), les Pélasges (p. 109-134) et les Arcadiens (p. 135-167). Pour chacun d'eux, J. Martínez-Pinna examine avec beaucoup de minutie et une grande compétence les témoignages (grecs et latins) qui les présentent, des témoignages parfois réduits à l'état de fragments privés de tout contexte et donc d'interprétation très délicate. Il faut d'ailleurs remarquer que même lorsqu'elles apparaissent chez des auteurs plus importants comme Virgile, Denys d'Halicarnasse, ou Macrobe, les mentions de ces peuples continuent à poser des problèmes. C'est dire la complexité et les risques du travail d'interprétation ; dans certains cas, il est même difficile, voire impossible, d'atteindre une solution satisfaisante. Le savant espagnol est bien conscient de toutes ces zones d'ombre. — Précisons encore que l'ouvrage, qui se veut une introduction (voir le

sous-titre) à l'ethnogénèse du Latium, est surtout consacré aux traditions envisageant les peuples en tant que tels ; il laisse volontairement de côté celles qui concernent des individus, à l'exception de quelques personnages qui interviennent surtout dans la section arcadienne (Évandre, Cacus, Faunus, Dardanus, Latinus). — On aura compris qu'on se trouve en présence d'une excellente synthèse, très bien informée, toujours mesurée, que devront consulter tous ceux qu'intéressent ces peuples légendaires, qui font partie intégrante de la « Rome d'avant Rome ». — J. POUCKET.

Y. LE BOHEC (éd.), *La première guerre punique. Autour de l'œuvre de M. H. Fantar*. Actes de la Table Ronde de Lyon (mercredi 19 mai 1999) (Collection du Centre d'Études Romaines et Gallo-Romaines. Nouvelle série, n°23), Lyon, Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain de l'Université de Lyon III (Diffusion De Boccard), 2001, 21 x 29, 144 p., br. FRF 190, ISBN 2-904974-22-9.

Dans l'introduction du volume, Yann Le Bohec souligne les enjeux du thème de la rencontre qui eut lieu en 1999. L'Afrique, d'une part, la guerre, de l'autre, sont définis comme « deux axes majeurs de la recherche actuelle » ; le premier désormais assez bien connu et parcouru par les spécialistes, le second, encore largement en friche. La première guerre punique (264-241) est de fait assez mal connue et mérite donc particulièrement que l'on s'y intéresse de près. Les sept contributions ici regroupées entendent en outre rendre hommage à une grande personnalité des études carthagoises et africaines en général, M. H. Fantar. — M. Szynger propose quelques observations sur la première guerre punique du point de vue des punicisants. On ne doit en effet pas oublier que toute l'histoire événementielle de Carthage nous est parvenue à travers le prisme déformant des auteurs grecs et latins qui voient presque systématiquement dans la métropole punique le contrepoint de l'*Vrbs*, un parallélisme qui entraîne forcément une certaine distorsion dans le récit des faits. Il était bon de le rappeler, et M. Szynger le fait avec l'acribie que nous lui connaissons tous. A. Billault s'attache à préciser la dynamique des faits qui poussèrent Pyrrhus, en 276 av. J.-C., à quitter la Sicile qui l'avait pourtant appelé, mettant ainsi à nu une situation complexe qui constitue le prélude à l'intervention d'Hamilcar. G. Brizzi concentre son attention sur le destin de deux généraux : le carthaginois Hamilcar et le spartiate Xanthippe qui prit part au conflit en tant que mercenaire pour le compte des Puniques. L. Loreto approfondit pour sa part la stratégie carthaginoise, entre 290 et 238/7 av. J.-C. Il met en évidence tant les composantes structurelles que les objectifs historiques de cette stratégie, en rapport avec le système économique en vigueur à Carthage (marine, agriculture, etc.). Carthage était-elle un État belliqueux, voire impérialiste, d'un impérialisme à l'anglaise, basé sur la force navale ? L'essai de Loreto est très dense (p. 39-105), pas toujours linéaire, ni facile à suivre, mais certainement très riche et suggestif (p. 89 : lire « fils » et non « phils » !), ne serait-ce que parce qu'il établit constamment un pont entre les lectures anciennes et modernes de la stratégie carthaginoise. Y. Le Bohec s'intéresse à la « géostratégie » de la première guerre punique, ce qui l'amène à formuler une série d'interprétations neuves par rapport à la vulgate historiographique. La Sicile est certes au cœur du conflit, mais les enjeux la dépassent largement. A. Ferjaoui, excellent épigraphiste tunisien, élève de M. Fantar et de M. Szynger, analyse une inscription punique (CIS I 5866) où il est question de l'armée carthaginoise, mais de manière très laconique. Enfin, M. Fantar clôture le volume par une question : « Y a-t-il à Carthage une divinité guerrière ? » En fait, l'analyse des indices disponibles indique que plusieurs divinités étaient en rapport avec la sphère de la guerre : Astarté et Eshmun peut-être, de manière plus particulière, en tant que protecteur des soldats, garants de la victoire. Une victoire que Carthage poursuivait en vain durant les trois Guerres Puniques. — Un volume très intéressant, indispensable pour traiter des guerres puniques. — Corinne BONNET.

Alison FUTRELL, *Blood in the Arena. The Spectacle of Roman Power*, Austin, Texas University Press, 2000 [1997], 15 x 22.5, XII + 338 p., br. £ 17.95, ISBN 0-292-72523-X.

Basée sur une recherche dense qui sollicite les textes classiques autant que les données archéologiques, sans non plus dédaigner les analyses psychologiques et les références anthropologiques, cette riche monographie privilégie l'étude des amphithéâtres des provinces occidentales de l'Empire, dans le cadre d'une analyse générale des jeux visant à cerner les motivations qui déterminèrent les Romains à faire de ceux-ci ce qu'ils furent, chez eux comme en leurs terres de conquête. L'A. s'applique ainsi à démontrer que si les Fils de la Louve furent ici incontestablement sanguinaires, ils ne le furent pas pour le seul plaisir du sang versé par soif de carnage, une perversion qui confinerait à la tare. Sans doute les Romains partagèrent-ils avec d'autres grandes civilisations un penchant avéré pour la violence, mais il est manifeste que la sanglante cruauté de l'amphithéâtre procède d'intentions politiques et religieuses qui confèrent un sens particulier à ce spectacle de la puissance romaine. Afin de comprendre celles-ci, l'A. retrace l'histoire des jeux, depuis leur apparition en contexte funéraire jusqu'à leur institutionnalisation sous l'Empire, une consécration opérée dès le principat d'Auguste, lequel héritait là d'une tradition déjà bien ancrée, mais qui la structura en véritable outil de rhétorique politique, un verbe de fer et de force bientôt incarné dans la masse majestueuse du Colisée, nombril du monde. Imité par ses successeurs, Auguste fit donc de l'amphithéâtre un lieu permanent d'expression de la puissance de Rome et de ses princes. De la sorte érigée en un spectacle ordonné, qui canalisait la violence en même temps qu'il l'exacerbait, devant un public disposé d'une façon qui respectât les structures hiérarchiques de la société, définies par un pouvoir désormais absolu, lequel dispensait vie, bonheurs et honneurs, ainsi que leurs contraires, la mort délivrait un message sans ambiguïté pour tout ennemi de l'*Vrbs* et de son maître ; véritable catharsis des passions, elle pouvait offrir aussi un formidable exutoire aux frustrations des sujets du prince, qu'ils fussent étrangers ou non, de même qu'elle exaltait, en une expressive didactique, les farouches vertus, celles notamment du courage et de l'abnégation, sur lesquelles Rome avait fondé son empire et le voulait maintenir ; sacrificielle enfin, elle faisait du gladiateur le médiateur d'un rite de re-fondation continue de l'État, où la victime, offerte en lutte dans l'enceinte alors magique de l'amphithéâtre, assurait à l'Empire la paix des dieux et devenait ainsi gage de sa pérennité. Essentielle au jugement de l'A., cette notion de sacrifice rituel s'inscrit d'ailleurs aisément dans l'univers des jeux imprégné de religiosité, où prédomine évidemment le culte impérial, article majeur du credo romain, mais qui voit également prospérer celui de Némésis, dispensatrice des bonnes et mauvaises fortunes, ou encore se maintenir, là où elles étaient vives, des croyances celtiques bien intégrées aux pratiques romaines. Comme le souligne l'A., cette nature religieuse des jeux corrobore leur fonction politique en la légitimant au nom d'un ordre divin et l'idéologie politico-religieuse qui les sous-tend explique leur valorisation. Cela étant, il n'est pas étonnant qu'en province, l'amphithéâtre soit devenu instrument de romanisation, œuvrant à la diffusion des valeurs chères aux maîtres du monde, dans une démarche d'acculturation évidemment impérialiste, prompte à éradiquer tout ferment d'opposition, mais capable cependant de s'adapter à certains particularismes trop marqués pour être effacés et donc conservés afin d'assurer l'unité dans la diversité, toutes choses qu'éclaircit pertinemment les pages que l'A. consacre à l'amphithéâtre en Occident, dont la seule localisation, un point révélateur s'il en est, exprime les enjeux stratégiques auxquels il répondit. — Un dernier mot sur le chapitre où sont traitées les réalités matérielles de l'amphithéâtre. Ses promoteurs, constructeurs et administrateurs, son financement, la nature de la main-d'œuvre employée à son érection, ses fonctions militaires, ses techniques et matériaux de construction, la sélection et la répartition de son public font ici l'objet de développements orientés de manière à souligner l'importance du rôle joué par ce temple politique dans la structuration de la société romaine. — Une riche bibliographie et un *index nominum* clôturent cet ouvrage qu'illustrent trente-six photographies et schémas ainsi que six cartes. — L. MARCHAL.

T. ARAND, *Das schmachliche Ende. Der Tod des schlechten Kaisers und seine literarische Gestaltung in der römischen Historiographie* (PRISMATA. Beiträge zur Altertumswissenschaft. Band XIII), Frankfurt am Main, Peter Lang, 2002, 15 x 21, XIII + 328 p., br. EUR 46.80, ISBN 3-631-39821-2.

Cette dissertation de la Wilhelms-Universität de Münster en Westphalie a été dirigée par Dieter Metzler, coutumier de sujets (cf. p. 284) qui tiennent aux relations entre l'histoire et l'historiographie. La mort dans l'infamie (*turpis et ignominiosa mors*, chez Lactance) est le lot des mauvais empereurs (SHA Heliog. 1.1-3) ; l'A. veut établir dans quelle mesure la fiction littéraire (non authentiquement historiographique, même anti-historiographique) peut ou ne peut pas pallier la faiblesse factuelle et documentaire des sources que nous possédons. Certains travaux d'Alexander Demandt et Dieter Timpe ont œuvré dans ce sens. Au sens de Dion Cassius (53.19.4), on s'étend longuement sur ce qui n'a jamais eu lieu, on tait ce qui s'est effectivement produit. Il s'agit d'une attitude poétique, mais quelle est la valeur extrinsèque de cette poésie ? Elle se doit d'avoir « un lien » avec l'histoire qu'elle « déforme » (Duby) ; est-elle instrumentalisée au service d'un groupe qui exprime ainsi des expériences collectives ? La mort de l'empereur semble marquer un moment-force de cette poétique où, entre l'apologie et le dénigrement, se décident les « images » qui nous ont été transmises. Auguste, Titus, Trajan, Antonin le Pieux, Marc Aurèle, Claude II, Julien sont (pour les historiens païens) de bons empereurs ; Tibère, Caligula et Néron sont, bien avant Suétone, des personnages que leur mépris des grandes vertus socratiques rend douteux. Trente-quatre auteurs évoquent la mort des cent soixante et onze empereurs : cent et un sont (au moins occasionnellement) présentés comme mauvais, sans que les autres soient *eo ipso* à considérer comme bons (voir, p. 61 et s., la nomenclature de cette catégorie intermédiaire). La seule mort de Néron a inspiré dix-huit auteurs et vingt-trois textes. Pour lui et pour les autres vaut la règle : l'image qui fut transmise est « construite », fictive, codée ; elle répond aux besoins et aux usages du temps. Le souverain n'est pas intrinsèquement mauvais, il est jugé comme tel au vu d'actes qui répondent à des concepts récurrents, du genre : barbare, meurtrier, usurpateur. La mort est à l'avenant : le suicide (du prince), sa maladie, même la mort au combat sont l'expression d'un châtement sanctionnant des actes antérieurs considérés comme blâmables. Il est évident que bien des paramètres – plus ou moins constants – sont en fait des variables et ce sujet-ci se meut constamment entre les champs magnétiques du grand débat entre la pensée et la morale traditionnelles et la religion nouvelle qui, pas à pas, au fil des siècles, cherche à mettre la main sur la fonction impériale, d'abord symbole et paradigme de la paganité. L'ouvrage de M. Arand est une mine de renseignements : les notes en bas des pages 59 et s. constituent en elles-mêmes une banque de données. Il y a trente pages de bibliographie secondaire *in fine*, tenant compte même de publications « étrangères ». Le lecteur ne se fera que difficilement au jargon faussement scientifique de ces dissertations où l'on cultive le néologisme et formule de la façon la plus baroque possible les réalités les plus simples (les thèses fondamentales de ce travail sont loin d'être nouvelles). Le maintien de la subdivision originelle l'atomise en infimes parties que les quelques pages de résumé final synthétisent assez mal. Il aurait bien mieux valu prendre trois mois pour réaliser une moure plus lisible et qui n'aurait pas desservi un projet qui vaut la réflexion.

C. M. TERNES.

ARCHÉOLOGIE

Simona BETTINETTI, *La statua di culto nella pratica rituale greca* (« Le Rane ». Collana di Studi e Testi. Studi, 30), Bari, Levante editori, 2001, 115.5 x 21.5, 264 p., br. EUR 24.79, ISBN 88-7949-256-X.

Dans l'économie du culte, la statue joue un rôle déterminant. Elle est la manifestation « puissante » et « efficace » de la présence du dieu dans son sanctuaire, sa « maison », et elle participe souvent, de manière active, selon diverses modalités, au geste du culte. Une enquête sur la statue de culte est donc extrêmement bienvenue tant pour les historiens de la religion grecque que pour les historiens de l'art. La synthèse que propose Simona Bettini, présentée comme thèse de doctorat à l'Université de Zurich, sous la direction de Walter Burkert, approfondit une série de questions essentielles (par exemple celle de l'anthropomorphisme, donc de la continuité/rupture entre la religion grecque et les cultes minoens/mycéniens, dans l'*introduction*), sur la base d'un riche dossier de sources surtout écrites (littéraires et épigraphiques), mais aussi iconographiques. On n'oubliera pas en effet, comme le rappelle l'A. dans l'*introduction*, que les « reliques » des images de culte actuellement disponibles sont extrêmement rares, ce qui rend nécessaire le recours au témoignage de ceux qui les ont vues jadis, Pausanias *in primis*, et qui jettent sur ces objets un regard qu'il importe de décoder. Le volume est soigneusement articulé et s'ouvre par une étude terminologique. La statue de culte peut en effet porter divers noms : ἄγαλμα, ξόανον, ἴδρυμα, ἀνδριάς, etc. L'A. précise le sens de chacun de ces termes et les contextes d'emploi. Le second chapitre est consacré à la présence de la statue, objet caractéristique du sanctuaire, qui finit par devenir un point de référence, un symbole de la cité, une « statue-talisman », selon l'expression de l'A. qui souligne le rôle de la statue dans la définition de l'identité d'une πόλις et dans sa protection. Après quoi, l'A. s'interroge sur les diverses provenances possibles d'une statue : tombée du ciel, arrivée par la mer, née d'un arbre. Les traditions sont nombreuses qui fonctionnent comme des étymologies et révèlent en même temps des schémas mentaux représentatifs de la pensée religieuse grecque. Trois chapitres sont ensuite consacrés à la statue telle qu'elle fonctionne dans les contextes rituels, telle qu'elle interagit dans le cadre de pratiques sociales : bain et habillage des statues, prières et supplications, processions. C'est aussi l'occasion de souligner le fait que la statue n'apparaît pas seulement dans les sanctuaires publics, mais aussi dans les espaces privés, domestiques, qui représentent un lieu important de dévotions plus personnelles, plus proches des préoccupations existentielles quotidiennes. Enfin, le volume se termine par l'examen des cas de θεοξένια, de « banquets divins », prenant donc en considération la question difficile, mais centrale, du sacrifice destiné à « nourrir » les dieux. — On le constate : autour de la statue de culte, les niveaux s'enchevêtrent, les hommes et les dieux se rencontrent et se différencient, les communautés se définissent par rapport aux autres et les individus manifestent angoisses et espoirs. Le volume contient un matériel riche, soigneusement traité, et rendra donc de nombreux services. On pourra regretter qu'il apparaisse, çà et là, comme quelque peu superficiel, se limitant à « raconter » les faits, à les commenter, à les rapprocher, sans exploiter à fond les ressources d'un dossier extrêmement riche d'implications « théologiques » et sociologiques. Mais sans doute faudrait-il avancer sur ce terrain en équipes, par le biais d'une approche pluridisciplinaire, comme c'est le cas au sein de l'équipe de recherche « Image et religion » de l'École française de Rome qui est à l'œuvre depuis trois ans et organisera un Colloque conclusif en décembre 2003 à Rome sur ce thème. — Corinne BONNET.

Nancy T. DE GRUMMOND & Brunile S. RIDGWAY (éd.), *From Pergamon to Sperlonga. Sculpture and Context*, Berkeley - Los Angeles - London, University of California Press, 2000, 16 x 23.5, XVI + 315 p. + 125 fig., br. US \$ 70.00 / £ 47.00, ISBN 0-520-22327-6.

Ce livre regroupe une série de dix articles présentés à l'Université de Floride en février 1997, pour tenter de déterminer si les ensembles de sculptures trouvés respectivement à Pergame et à Sperlonga peuvent procéder d'une source d'inspiration commune. La première partie du livre regroupe les articles plus particulièrement dédiés à Pergame, la deuxième ceux qui concernent plutôt Sperlonga. Une assez longue préface expose les liens qui peuvent exister entre ces deux ensembles, puis

B. Ridgway tente dans l'introduction de faire l'historique de la notion de « baroque pergaménien » et met en garde contre certaines idées reçues (chronologie ou extension géographique généralement attribuées à ce style). Elle évoque aussi la notion de copie, pour rappeler que les Romains se sont aussi montrés capables de créativité. Dans *Culture as Policy, The Attalids of Pergamon*, E. Gruen rappelle le recours incessant que font les Attalides à l'art pour légitimer leur pouvoir : fondation de la dynastie (légende de Télèphe) d'une part, et luttes contre les Galates, d'autre part. Ces efforts se prolongent par l'établissement de liens avec divers sites de Grèce propre puis avec Rome, et par le renouveau d'Ilion. Un long article d'A. Stewart, *Pergamo Ara Marmorea Magna. On the Date, Reconstruction and Functions of the Great Altar of Pergamon*, fait le point de façon systématique sur ce que nous savons de ce monument et sur les diverses hypothèses qu'il a suscitées. Il reprend la description détaillée de tous les éléments sculptés ou architecturaux pour essayer d'en tirer des éléments d'explication convaincants. M. Sturgeon, dans son article *Pergamon to Hierapolis, from Theatrical Altar to Religious Theater*, compare le grand Autel avec une série de monuments proches par leur fonction ou leur forme : tombes monumentales, autels, et programmes décoratifs de théâtres romains en Grèce et en Asie mineure. B. S. Ridgway expose ensuite dans *The Sperlonga Sculptures. The Current State of Research*, l'état des connaissances sur les statues découvertes dans la grotte et les hypothèses auxquelles elles ont donné lieu (datation, auteurs, influences). L'article de J. J. Pollitt, *The Phantom of a Rhodian School of Sculpture*, réexamine de très près, à partir des sources textuelles et des documents archéologiques, l'existence d'une hypothétique école rhodienne de sculpture. H. Anne Weis montre ensuite dans son article *Odysseus at Sperlonga, Hellenistic Hero or Roman Heroic Foil*, le caractère paradoxal des scènes évoquées, si l'on s'en tient à une interprétation des sculptures comme une glorification d'Ulysse. Elle propose donc une interprétation qui s'appuie sur une lecture romaine des statues. P. Green évoque ensuite les réactions d'un historien aux articles précédents et s'efforce de mettre en lumière les quelques éléments indubitables qui peuvent apparaître à l'examen de ces ensembles statuaires. *Ubiquitous Barbarians, Representations of the Gauls at Pergamon and Elsewhere*, de J. R. Marszal, revient plus précisément sur les ex-votos attalides qui représentent des Gaulois, de façon à déterminer d'une part comment ce nouveau type de barbares est apparu, et d'autre part s'il a exercé une influence importante sur les œuvres d'art réalisées ultérieurement. L'article de S. Steingraber, *Pergamene Influences on Etruscan Hellenistic Art*, montre que l'art étrusque hellénistique a puisé son inspiration dans les courants asiatiques, mais qu'il a beaucoup apprécié des personnages comme Télèphe, Ulysse, Scylla ou les Galates : des artistes d'Asie mineure sont peut-être venus s'installer en Étrurie pour y développer leurs ateliers. N. T. de Grummond, dans son article *Gauls and Giants, Skylla and the Palladion, Some Responses*, rappelle que certaines des représentations de Sperlonga sont davantage un héritage étrusque qu'un héritage grec : le thème de Scylla apparaît en Étrurie dès le début du VI^e s., et en Grèce seulement au milieu du V^e. En règle générale, les Étrusques montraient davantage d'intérêt pour les épisodes légendaires qui se situaient dans leur aire géographique. Elle propose donc une réinterprétation italique du groupe généralement identifié comme Ulysse et Diomède. Le volume se complète par une collecte des sources textuelles concernant Sperlonga, une abondante bibliographie, la liste des auteurs des textes, un index et par une illustration tout aussi riche. – Marion MULLER-DUFEU.

Elizabeth ANGELICOUSSIS, *The Holkham Collection of Classical Sculptures. Photographs by R. Laev and K. Walton* (Monumenta Artis Romanae, XXX) (= Corpus of Sculptures of the Roman World, Great Britain. Volume III, Fascicule 10), Mainz am Rhein, Ph. von Zabern, 2001, 21.5 x 30.5, 189 p. + 95 pl., rel. DEM 150.00, ISBN 3-8053-2697-1.

Le « Grand Tour » – ce voyage en Europe continentale au cours duquel les jeunes aristocrates anglais, au XVIII^e s. surtout, parachevaient leur formation et leur culture dans les domaines des arts – est à l'origine d'une foisonnante littérature de voyage, mine souvent exploitée par l'archéologie classique, mais aussi, on l'oublie plus souvent, de la constitution de nombreuses collections privées. Celle que réunit Thomas Coke, premier comte de Leicester (1697-1759), d'abord au cours de ses séjours en Italie et à Rome entre 1712 et 1718, puis une trentaine d'année plus tard avec une nouvelle série d'acquisitions, est l'une des plus riches d'Angleterre. Son exceptionnelle qualité est encore relevée par le cadre architectural où elle est depuis toujours présentée : en effet, Thomas Coke consacra une grande partie de sa fortune à l'édification du manoir de Holkham, sur la côte nord du Norfolk, conçu autour de superbes salles d'exposition, en particulier le Marble Hall et la Sculpture Gallery, où chaque sculpture a reçu sa place propre. Le cadre de papier qu'offre aujourd'hui E. Angelicoussis à cette collection est tout à fait à la hauteur de son cadre architectural : de facture irréprochable. — La première partie de l'ouvrage, consacrée à Thomas Coke, la formation de la collection et le manoir de Holkham, richement illustrée de documents d'époque et de photographies en couleur, constitue à elle seule un important chapitre de l'histoire de la réception de l'Antiquité classique à l'époque moderne. Ce chapitre trouve un heureux complément dans les objets post-classiques, pour la plupart fabriqués au XVIII^e s., présentés en fin de catalogue : une mosaïque, quelques portraits de personnalités antiques et une dizaine de moulages. L'essentiel du catalogue, illustré de près d'une centaine de planches d'excellente qualité, présente cinquante-sept statues romaines réparties en grandes catégories : copies d'originaux grecs classiques puis hellénistiques, statuaire impériale, portraits grecs et romains, statuaire funéraire et fragments architecturaux sculptés. Dans cet ensemble qui se distingue par sa qualité et son état de conservation, signalons en particulier les excellentes copies des types Aphrodite Holkham-Louvre (3), d'Apollon Lycien (5), de Marsyas au moment du concours musical qui l'oppose à Apollon (11), le portrait de Nerva retaillé dans un portrait de Vespasien (22), de remarquables portraits anonymes (26, 27, 39) et effigies de divinités (45). Les notices rigoureusement organisées, d'une érudition précise, décrivent les œuvres sans excès de détail, font clairement le point sur l'attribution et la datation des originaux sans s'attarder inutilement sur la datation des copies : bref, une *Kopienforschung* bien maîtrisée et une importante contribution à la connaissance de la statuaire classique. — A. MULLER.

J.-L. CHAPPAZ & Sandrine VUILLEUMIER (éd.), « *Sortir au jour* ». *Art égyptien de la Fondation Martin Bodmer* (Corona Nova. Bulletin de la Bibliotheca Bodmeriana Cologny. Série 2. Cahier 2), Cologny - München, Fondation Martin Bodmer - K. G. Saur Verlag, 2001, 15.5 x 24, 178 p. + 1 pl. hors texte, br. DEM 98, ISBN 3-598-24271-9.

Ce catalogue présente pour la première fois l'ensemble des trésors égyptiens que contient la bibliothèque de Martin Bodmer, constituée de livres, manuscrits et objets d'art. La collection comporte vingt et un *Aegyptiaca* et douze papyrus. Les premiers sont constitués par un vase protodynastique en calcite (vers 3000-2760 av. J.-C.), par cinq bas-reliefs (de Senedjemib à la VI^e dynastie, vers 2330-2280 av. J.-C., d'une tête de femme de la IV^e dynastie, vers 2670-2510 av. J.-C., d'une titulature royale, d'une porteuse d'offrande et de Génies funéraires de basse époque), par un linteau du tombeau du scribe Kaâper sous la V^e dynastie, vers 2500-2350 av. J.-C., par deux stèles du Moyen Empire (de Sehetepib et de Sasopdounakht au début de la XIII^e dynastie, vers 1759-1630 av. J.-C., d'Iouy et d'Abetenî dans la seconde moitié de la XII^e dynastie, vers 1900-1750 av. J.-C.), par un fragment de peinture murale provenant d'une tombe avec procession d'homme, femme et scribe, vers 1190-1070 av. J.-C., par une plaquette en argent relatant la fondation d'un Sérapeum d'époque ptolémaïque, sous le règne de Ptolémée III Evergète, 246-221 av. J.-C., par un bouchon de vase canope en forme de tête humaine, par une applique en bronze, représentant une personnification

de la fertilité et datant de la fin de la XXVI^e dynastie au VI^e siècle av. J.-C., par un portrait de momie de l'Égypte romaine de la première moitié du II^e siècle apr. J.-C. et par un ostracon hiératique reproduisant un extrait de la *Satire des métiers* sous le Nouvel Empire vers 1350-1150 av. J.-C., par six statues (de Kkaout et Tanetimentet sous la XVIII^e dynastie vers 1539-1332 av. J.-C., de Sobekhotep, scribe royal, sous la XIX^e dynastie, vers 1292-1190 av. J.-C., d'une chatte en bronze, et d'une déesse à tête de lionne de la basse époque ou début de l'empire ptolémaïque, vers 400-200 av. J.-C., d'un homme debout en bois polychromé de la V^e dynastie, vers 2510-2350 av. J.-C., d'une statuette de chatte à tête de lionne). De l'examen de ces documents retons que la chatte et la lionne apparaissent en relation avec l'importance du Nil. Par ailleurs, dans maintes inscriptions figurent le *ka* et le *juste de voix*. Le premier se réfère à la *douat*, où reposait le cadavre, auquel s'adressaient les formules d'offrandes, et le second à la psychostasie, à l'issue de laquelle le mort était proclamé juste de voix si le poids de son cœur n'excédait pas sur la balance celui de la plume de Maât. Quant aux papyrus, signalons les vignettes du *Livre des morts*, où figurent les travaux agricoles dans l'au-delà, le champ des offrandes, le tribunal d'Osiris, les portes de l'au-delà et leurs gardiens armés, la litanie des noms d'Osiris. Quatre papyrus de la bibliothèque de M. Bodmer comportent des extraits d'un autre livre funéraire connu sous le nom d'*Amdouat* dont le thème est le voyage nocturne du soleil depuis sa disparition jusqu'à sa réapparition matinale à l'horizon oriental avec le combat de Rê contre Apophis qui cherche à entraver la progression du soleil. — Très belle étude de spécialistes en la matière, remarquablement illustrée, aux commentaires savants et clairs — J. FILÉE.

Phyllis Y. FORSYTH, *Thera in the Bronze Age* (American University Studies. Series IX. History. Vol. 187), New York, Peter Lang, 1999, 15 x 23, XV + 201 p., br. BEF 1.100, ISBN 0-8204-4889-3.

R. CASTLEDEN, *Atlantis Destroyed*, London - New York, Routledge, 2001, 15.5 x 23.5, XIV + 225 p., br. £ 12.99, ISBN 0-415-24759-4.

Les deux ouvrages ici recensés traitent de l'histoire et de la civilisation de l'île de Théra/Santorin, révélées par les fouilles d'Akrotiri menées depuis 1967 d'abord par S. Marinatos, puis par C. Doumas ; ils sont aussi les versions brochées de livres parus initialement en 1997 et en 1998. Mais les ressemblances s'arrêtent là.

L'ouvrage de Ph. Forsyth se veut une synthèse destinée à la fois aux chercheurs de l'Égée de l'âge du bronze et à un public averti, s'inscrivant dans la lignée de l'ouvrage de C. Doumas, *Thera. Pompeii of Ancient Aegean*, paru en 1983 et aujourd'hui épuisé. Dans l'ensemble, l'À. réussit son pari en proposant une mise en perspective et une interprétation des nombreux travaux dans différents domaines, peu accessibles aux non-spécialistes. À la suite d'une présentation de l'histoire géologique de l'île volcanique, elle consacre un chapitre à l'émergence des Cyclades à l'âge du bronze et à la place qu'y occupe Théra, puis un autre aux relations existant entre l'île et sa brillante voisine crétoise. Les deux chapitres suivants, plus longs, apportent une description brève mais avisée des vestiges archéologiques de la ville d'Akrotiri et de la société théréeenne telle qu'on peut la reconstruire à partir de ces témoignages. Le tout constitue une étude d'ensemble, intéressante et à jour, qui, au demeurant, est actuellement la seule synthèse valable et disponible sur la prestigieuse civilisation de Théra. Pour la facilité du lecteur, l'important appareil de notes est rejeté à la fin de l'ouvrage et l'auteur a fourni une bibliographie choisie assez étoffée. Il a voulu aussi enrichir son texte d'illustrations, malheureusement les cartes et les plans sont souvent trop schématiques et les planches en noir et blanc ne sont pas de très bonne qualité.

L'ouvrage de R. Castleden défend une idée préconçue, s'inscrivant dans une mode qui se répandit depuis la découverte d'Akrotiri et la mise en évidence de sa destruction par l'éruption et l'effondrement de l'île : les vestiges mis au jour sont en partie ceux de l'Atlantide dont l'île principale est la Crète. Cela apparaît très clairement dès les

premières pages du livre, car, au lieu de présenter d'abord, en saine investigation scientifique, les témoignages et les indices fournis par les vestiges archéologiques, l'auteur nous présente aussitôt le mythe de l'Atlantide et livre, dès la huitième page, sans la moindre explication, le fond de sa pensée au travers d'un sous-titre sans équivoque : *Thera : a window onto Atlantis*. Certes le lecteur trouvera dans l'ouvrage un exposé des préliminaires à la fouille et une description satisfaisante de la ville d'Akrotiri et de sa culture, même si des erreurs se sont glissées par endroits (par exemple p. 43, les montants désintégré des portes et des fenêtres n'engendrent pas des moulages de pierre ponce, mais le vide provoqué par la désintégration, comblé de plâtre, se prête à des moulages). Cependant tout concourt à étayer la thèse poursuivie. Si l'illustration est de meilleure qualité dans ce dernier ouvrage, le lecteur désireux d'une synthèse pertinente et neutre sur les apports des fouilles de Théra à l'archéologie de l'Égée de l'âge du bronze préférera cependant le premier livre recensé. — J. VANSCHOONWINKEL.

Ph. ROUET, *Approaches to the Study of Attic Vases*. *Beazley and Pottier*. Translated by Liz NASH (Oxford Monographs on Classical Archaeology), Oxford, University Press, 2001, 16 x 24, XII + 167 p. + 21 ill., rel. £ 50, ISBN 0-19-815272-8.

Ce livre présente en anglais un résumé de la très intéressante thèse de doctorat de l'auteur intitulée « Attribuer - Classer ». Aujourd'hui que la méthode de Beazley est violemment attaquée et que la discipline de l'archéologie classique a définitivement dépassé le paradigme « néo-positiviste », l'intérêt historiographique sur Beazley s'est considérablement accru. L'étude de Ph. Rouet propose de revoir l'histoire de la discipline depuis la fin du XIX^e siècle, en insistant sur la dichotomie entre deux méthodes d'organisation du travail stylistique, à savoir celle du classement géographique et celle de l'attribution à une « main » artistique. Le débat de la période d'entre deux guerres sur l'utilité des deux méthodes, dont les figures emblématiques sont, suivant Ph. Rouet, Edmond Pottier et John D. Beazley, est mis en relief avec beaucoup de clarté. — L'introduction est divisée en deux parties : à la première partie, l'A. nous introduit au débat sur les différentes notions du style, qui sont à l'origine du différent entre Beazley et Pottier. — Le premier optait pour une méthode « scientifique » et objective du classement des vases, en les attribuant à des peintres-maîtres organisés dans des ateliers, avec des disciples, imitateurs et élèves, à la manière des studios italiens de la Renaissance. Pottier, par contre, avait une vision plus ample de l'art ancien et, influencé par l'anthropologie évolutionniste de son époque, cherchait à découvrir les origines du style et à définir l'art ancien suivant ses grandes lignes de développement. Beazley était un universitaire qui admirait Athènes et travaillait dans des musées, les marchés d'antiquités et les collections privées, Pottier était un homme du terrain et des grandes institutions étatiques, ayant participé à des fouilles en Perse, en Asie Mineure, en Grèce, en Afghanistan et en Albanie et ayant gardé le poste de Curateur du Département des Antiquités Orientales et des vases antiques du Louvre. La deuxième partie de l'introduction présente un bref historique de la formation du goût pour les vases peints, qui remonte à l'époque du Lord Hamilton et de Joshua Wedgwood, à la deuxième moitié du XVIII^e s. Le premier chapitre présente un esquisse de l'histoire des études céramologiques au XIX^e s. Ph. Rouet ne s'attarde pas beaucoup sur la période antérieure à la fin du XIX^e s., choisissant d'attirer l'attention sur trois savants d'origine allemande — Wilhelm Klein, Paul Hartwig et Adolph Furtwängler —, qui sont les véritables précurseurs de Beazley et ont aussi fortement influencé Pottier. On est frappé par le hiatus dans la recherche historiographique, qui va de la période de Hamilton à celle de Klein, en ignorant la période des découvertes de vases attiques à Vulci et la fondation de l'Institut de Correspondance archéologique (1829), et en laissant peu de place à des figures emblématiques comme E. Gerhard, Th. Panfoka et J. de Witte. Pourtant, c'est précisément à cette époque que s'est posé le problème du sens des signatures *epoiesen* et *egrapsen*, de l'origine des peintres et

de la place des vases dans l'ensemble de l'art antique. L'affirmation (p. 8) que la question de l'origine grecque des vases été définitivement résolue avec Gerhard et Lanzi, est inexacte et ignore le débat très vif des années immédiatement postérieures à la découverte des nécropoles de Vulci, que l'on peut suivre à travers les pages du *Bollettino* de l'Institut de Correspondance. Paradoxalement, un livre sur la méthode attributionniste a oublié de citer le premier archéologue à attribuer des vases suivant des critères stylistiques, J. de Witte (in Id. et F. LENORMANT, *Élite des Monuments Céramographiques*, Paris, 1837, p. 152). — Le deuxième chapitre est consacré à une approche biographique de l'œuvre de E. Pottier ; le troisième chapitre nous introduit à la méthode attributionniste, à travers l'œuvre de deux grands historiens de l'art de la Renaissance qui l'ont popularisée, Morelli et Berenson. Les deux chapitres qui suivent présentent la formation de Beazley et ses origines intellectuelles, et la manière dont naquit la méthode attributionniste dans la discipline de la céramologie. Au débat à proprement parler entre Beazley et Pottier sont consacrés les deux derniers chapitres. Selon Ph. Rouet, la réaction à la méthode de Beazley en France était vive. Le fondement de la critique d'E. Pottier était son attachement au modèle du XIX^e siècle, qui mettait l'accent sur les vases signés et considérait le reste comme des imitations sans beaucoup de valeur. Pottier avait une approche « psychologique » de l'art antique, influencé par Taine. Il pensait que les vases signés étaient les œuvres des grands maîtres de l'Antiquité, et proposait de se consacrer à leur étude et classification, aux dépens de milliers de vases non signés. Pottier optait pour l'histoire « globale », tandis que Beazley préférait l'histoire « biographique ». À vrai dire, la critique de Pottier selon laquelle la méthode de Beazley ne contribue en rien à la compréhension de l'évolution de l'art céramique et à l'organisation des ateliers a été démentie en 1947, quand Beazley produisit son article le plus important, sur les *Potters and Painters in Ancient Athens*. Ph. Rouet situe la fin du débat vers 1933, quand la publication des *Campana Fragments in Florence* a démontré l'utilité de la méthode de Beazley qui reconstitue sur papier des vases à fragments dispersés dans plusieurs musées. De manière paradoxale, le grand terrain de l'application de cette méthode fut, après la deuxième guerre mondiale et jusqu'à nos jours, la collection Campana au Louvre, où Beazley lui-même, D. von Bothmer, F. Villard, H. Giroux et J. R. Guy ont entrepris la tâche de recoller des milliers de fragments conservés dans des caisses et de les rapprocher de fragments conservés ailleurs. — On ne manquera pas de noter que la réaction à la méthode de Beazley avait des représentants plus radicaux, qui attaquaient l'utilité même de l'approche historique artistique, comme par exemple Ch. Dugas (dans un article fameux de l'*Antiquité Classique* de 1935). Cette tradition est à l'origine des critiques à la méthode de Beazley par Ph. Bruneau et H. Metzger, et enfin par l'école dite de Paris-Lausanne, qui a dominé la recherche au cours des années quatre-vingts et quatre-vingt-dix. C'est grâce à leur influence que l'on n'a plus écrit de monographie consacrée à des peintres de vases attiques, après Pottier. Mais Rouet choisit délibérément de terminer son enquête en 1934, date de la mort d'E. Pottier. Ainsi, on est laissé avec l'impression que Beazley était l'« homme des vases attiques ». Pourtant, Beazley est aussi une figure importante en étruscologie, notamment pour son travail sur les vases peints (*La raccolta B. Guglielmi*, Vatican, 1938 et *Etruscan Vase Painting*, Oxford, 1947) et pour un article fameux sur les miroirs gravés ; il a proposé la première classification de la céramique à figures rouges campanienne ; il a aussi produit un fameux livre sur les gemmes antiques (*The Lewes House Collection of Ancient Gems*, Oxford, 1920), qui est toujours considéré comme un modèle et a été républié récemment dans *BAR International Series* et finalement, avec B. Ashmole, a rédigé les chapitres sur la sculpture et la peinture grecques dans la *CAH*². — Le dernier chapitre traite du *Corpus Vasorum Antiquorum*, l'*opus magnum* de Pottier, qui figure parmi les recueils généraux d'Antiquités les plus réussis et respectables à ce jour. Le plan de Pottier était de publier tous les vases conservés dans des musées et collections privées, à la fois grecs, orientaux et italiens, de toute période et époque. Ce projet a été définitivement abandonné après la guerre, au profit du modèle suggéré par Beazley, de produire des volumes qui traitent d'une école de céramique à la fois. Beazley a lui-même préparé les deux premiers volumes de la collection de

l'Ashmolean Museum à Oxford, sans suivre la méthodologie rigoureuse établie par Pottier. — La publication de Ph. Rouet offre aux historiens de l'archéologie classique le cadre pour une réflexion profonde sur les débuts de la discipline et sur son évolution au cours du XX^e s. La réaction à l'œuvre de Beazley concerne actuellement plutôt l'orientation des études que les fondements de sa méthode. Deux autres études importantes, parues dernièrement, permettent de situer le vase attique dans son contexte archéologique (Ph. REUSSER, *Vasen für Etrurien*, Zurich, 2002) et de l'étudier en tant qu'objet fonctionnant au XX^e siècle dans le nexus du commerce des œuvres d'art (V. NORSKOV, *Greek Vases in New Contexts*, Aarhus, 2002). Ces trois études sont désormais indispensables pour les chercheurs versés dans l'étude des vases antiques. — D. PALEOTHODOROS.

J. SCHEID et Valérie HUET (éd.), *Autour de la colonne aurélienne. Geste et image sur la colonne de Marc Aurèle à Rome* (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences Religieuses, 108), Turnhout, Brepols, 2000, 15.5 x 24, 288 p. + 176 fig., br., ISBN 2-503-50965-7.

Cet ouvrage est l'aboutissement d'un programme de recherche sur la gestuelle dans la vie publique romaine d'après les reliefs historiques des Romains. Cette recherche a été menée à propos de la colonne aurélienne qui, érigée entre 180 et 192 apr. J.-C. par Commode pour célébrer les victoires de Marc-Aurèle, est, on le sait, toujours visible actuellement sur la Piazza Colonna à Rome. Ce choix a été facilité par le nettoyage, récemment opéré, de la colonne et par les illustrations photographiques réalisées à cette occasion. — L'ouvrage présente cent soixante-seize illustrations de qualité et trois séries d'articles nourris. La première s'attache à l'étude de la colonne elle-même, de son architecture et de sa signification (G. Martines, T. Hölscher, V. Huet), la deuxième à la gestuelle présente sur le monument (F. Graf, M. Galinier, J.-M. David, J. Scheid), la troisième aux innovations, supposées ou réelles, qu'on a pu ou qu'on peut y trouver (G. Sauron, J. Elsner, M. Beard). — Les éditeurs du livre, J. Scheid et V. Huet, présentent en introduction une synthèse des objectifs et des résultats de l'entreprise. Ils rappellent que le point de départ fut une réflexion sur le geste et le langage du corps à Rome et que, à cet effet, il fut convenu de prendre en compte non pas, comme l'avaient fait antérieurement C. Sittl et R. Brilliant, l'ensemble des documents figurés, mais le seul exemple, bien ciblé, de la colonne aurélienne. Dans cette enquête, ils ont rencontré toutes sortes de problématiques : parties du monument invisibles à l'observateur se tenant à sa base, rupture stylistique qu'on lui attribue souvent par rapport aux reliefs antérieurs, frontalité ou allongement de certaines figures, décomposition des scènes, représentation fortement antithétique de l'ordre romain et du désordre barbare, solutions artistiques apportées et intentions des concepteurs. C'est en définitive à une réflexion sur l'image à Rome qu'a abouti l'enquête. Par ailleurs elle remet en cause certaines conceptions traditionnelles concernant le monument lui-même, notamment sur le style « décadent » qu'on lui a attribué et sur l'influence qu'elle a pu exercer ou qu'on a supposé qu'elle a exercée sur l'histoire ultérieure de l'art romain. — G. FREYBURGER.

P. WILSON (éd.), *The Archaeology of Roman Towns. Studies in Honour of John S. Wachter*, Oxford, Oxbow Books, 2003, 21.5 x 30.5, XVIII + 269 p., rel. £ 60, ISBN 1-84217-103-8.

Élève de Williams et S. Frere, J. S. Wachter a travaillé à Canterbury et Verulamium, dans la « brigade volante » que le Ministère des Travaux Publics britannique créa dans les années cinquante et qui était censée intervenir sur les grands chantiers publics afin de préserver « l'essentiel ». De là plusieurs contraintes (assez pesantes) : une interdisciplinarité quasi totale ; une compétence depuis les âges lithiques jusqu'aux époques modernes ; la nécessité d'accumuler les « mandats » vu que les

seuls fonds alloués concernaient l'opération de fouiller, mais ni l'étude ni la publication. Professeur à l'université de Leicester, W. réussit à créer un centre de recherches et à susciter des vocations. Aux p. xvi-xviii de ce volume, sa bibliographie où, pour nous, certains livres méritent (depuis longtemps) une attention soutenue : sur la Britannia romaine (1978), sur la Grande-Bretagne avant l'arrivée des Romains (1979), et « The Beginning of Urbanisation in the Province of Bretagne » (*Caesarodunum* 20 [1989]), *The Towns of Roman Britain* (1995). — Si ce volume comporte quelques contributions consacrées à des sites « étrangers » (Ancy, Rhin Inférieur, Nijmegen, Pompei, Dalmatia), la plupart concernent les sites britanniques : Pumsaint (Barry C. Burnham, p. 13-21) : les rapports entre une fortification, des installations minières, une route, des traces d'habitats et de sépulture ; Leicester (*Ratae Corteltauorum*) (Cooper et Buckley, p. 30-43, ill.) : e. a. habitats privés, indications sur l'hygiène et la santé ; Colchester (Ph. Crummy, p. 44-52) : la nouvelle datation (a.d. 70-85) ferait du mur de C. le plus ancien de la Gr. Br. ; Londres (Geoffrey Dannell, p. 53-58) ; la Britannia (Cleary, p. 81 et s.) : les rapports entre « petites villes » et « capitales de cités » (bonne bibliographie, p. 84-85) ; l'art urbain en Gr. Br. (Ian M. Ferris, p. 87-94, ill.) : évocation des éléments du décor urbain comme résultante d'une idéologie de promotion ; cela expliquerait p. ex. que les régions « chaudes » de l'empire (dont la Gaule) aient bénéficié de plus d'attention que les petites villes « sans histoire » ; on regrettera que l'A. ne connaisse qu'un travail de R. Bedon paru déjà en 1988 ; il y en a de récents, particulièrement explicites, notamment quant à la notion d'*amoenitas* ; Calleva (l'ancienne Camulodunum, devenue colonie en 49 apr. J.-C.) (Michael Fulford, p. 95-104, ill.) ; le tabularium des cités provinciales (M. Hassall, p. 105-110) : la fonction archives : la réalité fixée pour la communauté urbaine et régionale (bibliographie décevante et fautive) ; Lincoln (Michael M. Jones, p. 111-127) : excellente monographie basée sur une documentation récente ; Shepton Mallet (Somerset) (P. Leach, p. 137-144, ill.) : un établissement « routier » ; Carlisle (Lugualium) (M. McCarthy, p. 145-155, ill.) ; Chichester (Noviomagus Reginorum) (J. Magilton, p. 156-167) ; Caerwent (Venta Silurum) (W. H. Manning, p. 168-183) : remarquable étude d'un ensemble impressionnant ; à utiliser dans toutes les études sur les enceintes de villes romaines ; Richborough (M. Millett, Tony Wilmott, p. 184-194) : étude de l'évolution depuis une installation militaire vers un port et une ville à l'époque flavienne (magnétométrie) ; Verulamium (D. S. Neal, p. 195-202, ill.) : mosaïques, l'interprétation des thèmes « décoratifs » (pelles) ; Caerwent (cf. *supra*) (P. Webster, p. 214-220), la poterie semble permettre d'imaginer une fortification d'époque néronienne ; Wroxeter (White et Gaffney, p. 221-232) montre l'importance des moyens d'investigation physiques (pour établir l'étendue d'une implantation humaine) mais aussi leurs limites : l'impossibilité de fournir une chronologie ; Londres (T. Williams, p. 242-250, ill.) : l'approvisionnement en eau ; Vena Icenorum (Caistor) (D. R. Wilson, p. 25-257, ill.) : photographies aériennes (*crop-marks*) ; Yorkshire (P. Wilson, p. 259-269, ill.) : bilan des problèmes fondamentaux ; comment l'archéologie peut-elle distinguer une « petite ville » d'un grand ensemble urbain ? Comment peut-elle distinguer clairement des trouvailles civiles de militaires ? — Le titre de ce livre peut faire croire qu'il s'agit d'un traité ou d'un catalogue raisonné portant sur le sujet ; il n'en est rien ; cf. Robert BEDON, *Atlas des villes, bourgs, villages de France au passé romain*, Picard, 2001, 351 p., ill. ; certaines contributions ont valeur de monographie, d'autres ne dépassent guère le niveau régional. Toutes sont de qualité indiscutablement scientifique, bien illustrées et, chose importante, perpétuent la tradition britannique d'un large recours aux moyens d'investigation techniques utilisés avec prudence et esprit critique. — Ch. M. TERNES.